

Schœlcher !

Frédéric Compin

"Schœlcher"

« Évoquer Schœlcher, ce n'est pas invoquer un vain fantôme, c'est rappeler à sa vraie fonction un homme dont chaque mot est encore une balle explosive... Schœlcher dépasse l'abolitionnisme et rejoint la lignée de l'homme révolutionnaire : celui qui se situe résolument dans le réel et oriente l'histoire vers sa fin. »

*Aimé Césaire, Extrait de « l'Introduction de Esclavage et colonisation »,
recueil de textes de Victor Schœlcher, 1948*

Table des matières

Avant-propos	5
Rencontre	6
... !...	8
Le droit	10
L'Ecole.....	12
Le moule	13
Les normes	14
Le travail	15
Les casernes.....	16
La hiérarchie.....	17
La déception.....	19
La délation.....	21
Le racisme	22
Le mensonge.....	23
La peur	24
Le langage	25
Intimité	26
La charité	27
Les ressources humaines.....	28
La musique.....	29
Le pouvoir d'achat	30
Le gouvernement mondial	31
Les héros.....	32
Porcelaine	33
Dieu	34
La tolérance.....	36
La démocratie de raison	37
Enron	39
<i>La crise des subprimes</i>	41

Les marchés financiers.....	43
Les agences de notation.....	45
Sade et Kant	46
L’humour	48
La prostitution	49
L’utopie	51
Le vote.....	53
Les communistes.....	55
Les prisons.....	56
L’égalité devant l’impôt.....	57
Le plaisir.....	59
31 décembre	60
Conclusion	61
L’oiseau bleu	62

Avant-propos

L'histoire que je vais vous raconter pourrait vous sembler banale étant le fruit d'une rencontre classique entre l'enseignant de banlieue parisienne que je suis et une jeune femme de vingt ans, originaire de Kabylie. Pourtant, vous découvrirez qu'à bien des égards l'échange que nous avons eu s'apparente à un long chemin de sagesse. On dit souvent que lorsque l'élève est prêt, le maître apparaît, je pense aujourd'hui que l'inverse demeure encore plus vrai. C'est sans doute la raison pour laquelle j'ai souhaité vous faire part de quarante de nos échanges, réflexions et conversations. Quarante, car comme me l'a dit « ma petite beurette », c'est à quarante ans que l'on accède selon sa religion à l'état d'adulte. Loin d'être ma muse, elle fut mon souffle de réflexion philosophique. Je la nommerai tout au long de cet essai « ma petite beurette » et vous comprendrez pourquoi...

C'est une fille issue d'une grande famille et d'une longue lignée. Lorsque nous nous sommes rencontrés la première fois, elle était à la recherche de son petit...frère, un petit ange blond, enfant philosophe qui voulait changer le monde. Le drame de son existence est de ne l'avoir jamais revu. Elle m'a dit qu'aux dernières nouvelles il s'était perdu dans le désert comme de nombreuses de nos utopies. Je l'ai vue bien souvent rieuse, joyeuse et triste à en pleurer. On ne peut pas faire le deuil d'un tel petit...frère. Son petit...frère nous a guidé bien souvent, il suffisait qu'ensemble nous regardions en direction de Proxima du centaure pour qu'un souffle étrange vienne nous murmurer de ne jamais abandonner.

Ma « petite beurette » et moi avons parcouru ensemble la plus belle des aventures philosophiques, refaire le monde à notre convenance pour le bonheur de tous ; c'était osé, avouez-le, et il nous fallut bien du culot et je rajouterai aussi du talent pour vous le livrer. A vous de décoder chacune de nos pensées car si comme le disait Saint-Just « le bonheur est une idée neuve en Europe », il est difficile à construire, éphémère à vivre et rapide à compromettre. Alors laissez-vous tenter le soir avant de vous coucher, lorsque vous fermerez les yeux, une « petite beurette » apparaîtra peut-être, elle enfermera dans sa petite main la main de son petit... frère et ensemble vous ferez le plus beau des rêves ... vivre de nouvelles utopies...

Rencontre

Elle était blonde aux cheveux bouclés, se tenant debout à la grille du lycée. Je dois avouer que je ne l'avais pas vue lorsqu'elle m'interpella et pourtant qu'elle était belle avec sa silhouette svelte et son teint légèrement et étrangement bronzé pour un trente et un décembre. Elle avait fière allure et je semblais ailleurs.

- Bonjour monsieur, me dit-elle

- Bonjour mademoiselle répondis-je sans faire plus attention à la nécessaire formule de politesse que l'on apprend aux enfants et que les parents oublient si régulièrement.

Le lycée était désert, c'est étrange un lycée en hiver, quand le froid cingle votre visage et qu'aucun bruit d'élèves ne couvre le souffle du vent. Un lycée dépeuplé qui attend le siège d'une rentrée pour se repeupler de vies et de cris, c'est étrange de venir à la saint-sylvestre faire le bilan de son année devant les grilles fermées et pourtant j'étais là. Elle était venue sans dire un mot, sans faire de bruit, sans être annoncée, sans être reconnue, sans m'être connue et pourtant j'en connais des élèves et des étudiants. Elle avait l'âge de mes étudiantes, vingt ans sans doute, je ne pense pas moins et je ne vois pas plus. Vingt ans est une belle formule pleine de certitude pour faire de beaux projets. Je n'ai jamais imaginé qu'elle aurait pu être ma fille, elle n'imagina jamais non plus que je sois son père.

Cette rencontre était celle de deux adultes, une jolie petite blonde originaire de Kabylie et moi, le narrateur de cette rencontre. Elle aurait très bien pu écrire ce qui va suivre mais elle m'a laissé le faire, non pas que mon talent soit supérieur au sien mais je l'ai compris plus tard parce qu'elle savait que ça me ferait plaisir. C'est enfantin le plaisir et pourtant de nombreux adultes l'ont oublié et de nombreux enfants ne l'ont jamais connu ou si peu qu'ils ne s'en rappellent plus. Il faut beaucoup d'altérité pour aimer donner du plaisir mais j'ai compris plus tard que celui qui donne n'est en rien dépossédé puisqu'il renouvelle sans cesse le bonheur de faire plaisir. C'est vraiment enfantin le plaisir, un peu comme un gâteau d'anniversaire que l'on partage ; si on le garde pour soit il n'y a pas d'invités et sans invités pas de fête et sans fête pas de gâteau, c'est logique non ? Elle me fixa, mes yeux s'écarquillèrent.

- C'est un hasard de coïncidence d'être ici, dit-elle !

- Un hasard de coïncidence ?

Etrange formule qui s'empara de mon esprit et qui tourne encore les soirs d'insomnie ou les soirs d'euphorie, elle l'avait prononcée sans que je lui pose la question. Ce fut sa première phrase. Elle semblait ne pas avoir froid.

Intuitivement, elle m'avait donné une clé, c'est étrange les clés lorsqu'on n'ouvre pas la bonne serrure, on est souvent embarrassé et je dois admettre que j'étais intrigué par la multitude de serrures qui se présentaient à moi avec une seule clé.

- Vous vous ennuyez de l'école pour être là un trente et décembre ?

- Non, même si cela peut surprendre, mais c'est le jour idéal pour faire le bilan de l'année écoulée, regarder une dernière fois derrière fois.
- Moi non plus je ne vis pas dans le passé, d'ailleurs c'est trop triste !
- Trop triste ?
- Oui j'ai perdu mon frère un trente et décembre, il avait des cheveux blonds bouclés, un vrai petit roi du désert, je regarde chaque soir les étoiles et je scrute Proxima du centaure.

... !...

Elle me fixa du regard ; je m'en souviens parfaitement, il était si profond et en même temps déstabilisant.

- C'est étrange, me dit-elle, je me faisais la réflexion que le 31 décembre devait être un jour plus ordinaire que la rentrée pour un prof.

Je retins ma respiration et demeurai sans voix un court instant. Instantanément, cette question m'apparut obscure. Je lui répondis laconiquement

- Ce n'est pas faux pour la plupart d'entre eux.

- Mais vous, vous venez ici pour faire le bilan de votre année, vous n'auriez pas pu rester chez vous un jour pareil ?

A ce moment là, elle me sembla culottée, à l'image de ces enfants qui ne doutent de rien et se permettent innocemment toutes les questions l'air de ne pas y toucher.

- Je ne vous aurais pas rencontrée !

Cela m'apparut la formule la mieux adaptée et peut-être la plus ironique qui me vint à l'esprit.

- La rentrée, ce n'est pas le jour le plus important ?

Elle insistait lourdement, alors je me mis à philosopher, du moins à essayer, en pensant intérieurement qu'elle lâcherait prise.

- Si, pour ceux qui ont peur, lui répondis-je laconiquement.

- Vous n'avez pas peur alors ?

Nous entamâmes une conversation directe, à armes égales.

- Jamais quand je suis ici, insistai-je à ce moment là, mi-agacé, mi amusé.

- Moi, j'ai vu des profs anxieux, agressifs, paniqués le jour d'une rentrée. D'ailleurs, un prof qui a peur tient un discours répressif, affirma-telle.

- Bon honnêtement, je vais tout vous dire, le 31 décembre est bien plus important que la rentrée car je vis au rythme civil et non scolaire.

Je pensai que la conversation allait s'arrêter et que sa soif de curiosité serait étanchée mais elle continua.

-Vous semblez détaché alors ?

Je ressentis cette question comme une remise en cause personnelle et me justifiai.

- D'après vous, si je l'étais, est-ce que je serais aux portes du lycée aujourd'hui ?

- Non, apparemment ! Mais si on vous écoute on pourrait penser que vous vivez à coté de l'Ecole et non dans l'Ecole.

- En fait, je vis pour l'Ecole et non à cause de l'Ecole.

Quand je repense à cette réponse, il me vient à l'esprit l'entrée vers un chemin de sagesse. Je compris qu'elle m'aiderait à me révéler à moi-même par ses questions. C'est un étrange sentiment que d'être un maître interrogé par un élève. L'inversion des rôles peut se réaliser si le questionnement est perspicace. En l'occurrence, il le fût !

- Dans le pays de mon frère, les profs sont nostalgiques lorsqu'ils partent en vacances, ici ils le sont quand ils reviennent, moi j'ai le blues quand je quitte une classe.

- Je comprends, on n'oublie jamais sa première Ecole

- Mais pour revenir, pourquoi vous ne faites pas le bilan à la fin de l'année scolaire, ça paraîtrait plus logique. On dirait un comptable qui compte les jours !

- Vous ne lâchez jamais rien ! Avec vous, on doit tout justifier. Vous devriez être psy !

- D'abord ne me limitez pas à une seule profession et pourquoi ne répondez-vous pas simplement ce que les profs de mon frère disaient, « il faut vivre simplement au rythme des choses et des fleurs mais pas au rythme artificiel des idées que l'on impose, il ne faut pas confondre bilan et rituel ; la rentrée n'est ni le début ni la fin de quelque chose, c'est la continuité de la diffusion d'un savoir, un bilan est un état donné permettant une remise en cause ».

- Franchement, vous me stupéfiez, vous en avez rencontré beaucoup de profs ici ?

- Oui bien sur !

Elle haussa les épaules, avec le style de ces jeunes qui vous disent par leur langage corporel, pour qui il se prend le vieux, s'il croit être le premier.

- J'en ai rencontré beaucoup, mais très peu m'ont parlé, rares sont ceux qui m'ont écoutée et vous êtes le seul à m'avoir répondu.

- Alors ça, je dois le prendre pour un compliment !

- Ça dépend... si vous continuez de m'écouter...

Elle se mit à rire de bon cœur et nous nous séparèrent sur ce rire communicateur et contagieux. Nous nous rapprochions du 1^{er} janvier.

Elle me lança en se retournant « *carpe diem quam minimum credula postero* ¹ »

¹ Locution latine extraite d'un poème d'Horace. « Cueille le jour et crois le moins possible au lendemain »

Le droit

Nous nous revîmes un mois et 6 jours plus tard. Elle m'attendait à la porte de ma classe. Nous descendîmes les escaliers et marchâmes dans la cour sous un soleil glacial de février.

- Vous êtes prof de quoi ici ?

- Tout d'abord bonjour ! De droit. J'insistais sur le rituel du bonjour, elle le vit et sembla rougir mais enchaîna aussi vite.

- C'est-à-dire, précisément c'est quoi ?

A cet instant là, je me suis dit, à 20 ans, elle devrait connaître la définition et j'ai pensé que si je lui répondais par une définition trop académique, j'allais la rebuter, alors je me suis appliqué à jouer les pédagogues ;

- Le droit, c'est un ensemble de règles en vigueur qui protègent les personnes et les biens ;

- Eh bien pour moi, ce n'est pas seulement ça ! Le droit c'est quand on n'a plus rien et qu'il ne vous reste que votre dignité, c'est la dernière arme des faibles face aux possédants et nantis.

J'étais soufflé, benoîtement je lui demandais :

- Vous voulez devenir juriste, avocate, magistrate ?

- Pourquoi ? Devrais-je être juriste pour défendre la justice ? Le droit appartient à tous ceux qui en sont épris.

- Vous semblez avoir des certitudes sur le monde qui vous entoure, n'est-ce pas ?

- Non, je n'en ai plus, mon petit...frère avait des illusions et il s'est perdu dans le désert, j'attends toujours qu'il revienne ; alors j'ai pris sa relève mais sans illusions et avec détermination.

Son regard s'était assombri, ses yeux malicieux étaient devenus guerriers, son corps s'était raidi et ses cheveux ... ses cheveux ondulaient sous le vent qui se levait.

- Vous avez dit que le droit, c'est la dernière arme des faibles, vous vous sentez investie d'une mission ici ?

Je la sentis légèrement décontenancée.

- Le droit est une arme de défense massive, je ne suis pas une terroriste, même si je suis d'origine maghrébine. Connaître ses droits, c'est reconnaître ses devoirs et défendre sa civilisation.

La petite beurette marquait des points dans mon esprit et dans mon cœur, elle vit mon sourire et me le rendit.

- Ça vous surprend qu'on puisse réfléchir en dehors de l'université ?

- Non, je trouve ça encourageant pour l'avenir, vous réinvestissez la rue pour en faire un lieu de débat.

-Oui je suis une citoyenne comme on dit ici, une citoyenne du monde ! Pas d'un autre monde comme mon petit...frère, et mes armes sont mes mots ! Elle lança à la cantonade « *carpe diem quam minimum credula postero* ».

L'Ecole

- J'aime l'Ecole mais je n'aime pas ce qu'on y apprend ! Dit-elle sans fioritures
- Et pourquoi ? Rétorquai-je.
- L'Ecole, ça devrait servir à apprendre à apprendre et non pas à apprendre pour apprendre !
- En fait, vous reprochez à l'Ecole de ne pas vous apprendre à réfléchir.
- Eh Bien ! je suis sûre qu'en droit vous devez leur en donner des définitions toutes faites à apprendre par cœur.
- Ce n'est pas faux et j'y suis souvent contraint mais ça ne se limite pas à ça.
- Vous pensiez que je ne la connaissais pas la définition du droit et ça vous a surpris ma réponse ; dans l'école ou était mon frère on leur apprenait à créer des nouveaux mots, à trouver des nouvelles définitions ;
- Vous n'aimez pas les contraintes, pourtant il faut de la rigueur pour progresser.
- Je ne dis pas le contraire, mais pensez –vous que pour découvrir par soi-même des vérités il n'en faut pas, ceux qui se cachent derrière la rigueur sont d'affreux conservateurs qui ont peur de changer leurs méthodes.
- Vous voulez tout réformer, vous êtes incroyable, à vous écouter tout serait simple.
- Tout n'est pas aussi compliqué lorsqu'on a appris à penser par soi-même et pour les autres. Prenez l'exemple de la philosophie, on veut nous apprendre à réfléchir en nous disant que tout est compliqué et que l'application concrète ce n'est pas pour nous mais pour les autres. Moi, honnêtement je pense que toute idée, formule, n'a d'intérêt que si elle est démontrée avant d'être apprise et confrontée à la réalité.
- Vous êtes pleine de bon sens, vous nous auriez évité bien des crises financières, ponctuai-je par un clin d'œil.
- A bientôt et n'oubliez pas « *carpe diem quam minimum credula postero* ».

Le moule

Nous nous revîmes au même endroit une semaine plus tard. Cela me fit plaisir qu'elle vienne m'attendre après mes cours. Elle poursuivit ses griefs à l'encontre du système scolaire en me disant :

- C'est incroyable, à l'école, on cherche toujours à vous mettre dans un moule, on devrait apprendre à être différent et à comprendre les différences qui nous entourent, mais au lieu de ça, ce qui compte c'est restituer ce qui existe et non l'imaginer.

- En fait, vous voulez sortir des sentiers battus !

- Ça, c'est bien une réponse de prof ! Ce n'est pas ce que j'ai dit. Prenons un exemple, en cours de dessin ... aucune liberté ! Je devais dessiner que des formes géométriques sans âme, résultat des courses, je ne dessine plus, et le comble, mon frère qui sait dessiner, pas comme moi, avait de mauvaises notes car la prof ne comprenait pas ce qu'il dessinait. Un autre exemple, je ne savais pas jouer de musique, mais le prof m'a toujours laissé jouer en classe, il me disait qu'il était content de voir que ça me motivait, résultat des courses, je comprends maintenant les sons qui m'entourent ! Vous voyez, pour moi, les moules ne servent qu'à fabriquer des cakes, mais pas des citoyens !

- Eh bien, j'en apprendis sur mon métier, tout ce que vous me dîtes, c'est bien joli, mais comment vous évaluez tout ça, vous savez bien qu'on doit mettre des notes.

- Voilà le problème, vous devez tout noter. La conséquence, c'est que vous n'évaluez pas, vous jugez au final des comportements conformes à une attente et non pas des capacités d'adaptation. Pour moi, ce qui est important, c'est comme en sport, toujours se surpasser, ne jamais se laisser dépasser par les connaissances, mais les notes qui tombent toutes les semaines pour nous faire peur... moi ça me laisse de marbre.

- Ça ne résout pas mon problème de notation mais ça l'éclaire.

- En fait vous voyez le problème c'est de mettre les gens dans des cases et ces cases de les transposer dans des grilles et ces grilles de les numéroter. Plus le chiffre retenu s'approche du moule dominant, plus vous avez de chance de rejoindre une grande école. Dans le pays où était mon frère, il n'y avait pas de grandes écoles mais des écoles pour penser et douter. L'école la plus renommée était celle des sages qui cherchaient la vérité par la construction du doute. Mais ici, un diplôme de doute, ça ne doit pas vous faire gagner grand chose !

- C'est exact, d'ailleurs ça ne figure dans aucun programme.

- Et c'est pour ça que ma devise c'est « *Carpe diem quam minimum credula postero* ».

Les normes

Un mois plus tard Je la revis comme hôtesse de caisse dans un supermarché. Son absence m'avait manqué ainsi que nos échanges brefs et intensifs. J'étais très heureux de pouvoir lui reparler car sa réflexion sur le moule m'avait turlupiné. Je commençai par une entrée en matière que l'on pourrait qualifier de provocatrice et profitais de mon avantage d'être client, ce qui lorsque j'y repense ne fut pas des plus élégant :

- Tiens, avec votre joli uniforme, vous êtes entrée dans le moule ?

Comme à son habitude, elle me regarda droit dans les yeux pour me répondre et me dit d'une voix suave qui s'attache à vos sens :

- J'ai une pause dans cinq minutes, vous m'attendez ?

Elle avait un café à la main et une cigarette aux lèvres. Je dois vous avouer que j'ai horreur de l'odeur du tabac, ça jaunit les mains et les dents et ça n'est véritablement pas élégant.

-Ça ne va pas être commode de vous parler si vous m'envoyez toute la fumée dans le visage !

Elle éteignit sa cigarette et émit un léger borborygme de mécontentement.

- Vous confondez moule et norme. Je ne m'élève pas contre les normes comportementales, vestimentaires mais contre ceux qui aseptisent votre pensée et votre dynamisme qui vous figent dans le formol de peur que vous les dérangiez. Mon frère m'a appris qu'il n'y a pas de progrès s'il n'y a pas de respect des normes. Il m'a dit, dans mon Ecole, trois normes existent, une norme comportementale, une norme langagière et une norme de travail. La norme comportementale consiste à avoir une attitude corporelle et gestuelle correcte quel que soit le lieu, les événements et les personnes. La norme langagière vise à être comprise de toute personne désireuse de vous parler et de vous écouter sans distinction d'âge, de classe sociale et de grade. En fin la norme de travail porte sur la capacité à contribuer individuellement par son action et son talent à la construction d'une identité collective et du bien-être général.

Elle me fit un clin d'œil et me dit :

- Avouez, ça valait le coup de passer ma pause avec moi !

- J'ai retenu ces trois normes et j'en ferai le meilleur usage qui soit. Finalement, vous devriez être sociologue.

- Que croyez-vous que je fasse dans un supermarché si ce n'est de la sociologie.

Nous nous séparâmes et je la vis jeter son paquet de cigarette dans une poubelle ce qui me gêna car je soupçonnais qu'elle n'était pas très riche financièrement. Sa richesse qui nous dépassait tous à bien des égards était d'être la parfaite disciple d'un petit... frère qui n'était malheureusement pas réapparu. Elle murmura « *carpe diem quam minimum credula postero* ».

Le travail

Elle reprit son poste et je fis mes courses, bien décidé d'aller à sa caisse tout en hésitant de ne pas la déranger. Je devais arbitrer entre le sentiment de lui porter mon regard et celui de lui imposer ma présence comme client. Elle le vit et me fit signe.

- Venez tant que toutes les caisses ne sont pas automatisées, bientôt vous aurez des codes barres en guise de bonjour !

Tout en dévisageant son manager et les clients qui se précipitaient aux caisses automatiques, le son de sa voix avait couvert la sono maladroitement réglée du magasin dont le bruit déformant les rares informations audibles constituait une vraie pollution auditive.

- Vous ne manquez pas de courage mais cela risque de vous nuire !

- Me nuire davantage, c'est impossible, je suis virée dès ce soir au motif que je parle trop avec les clients et que je ne suis pas assez polie avec la hiérarchie.

- C'est très ennuyeux et j'en suis sincèrement désolé pour vous.

- Je vous remercie mais comme je vous l'ai dit, je faisais de la sociologie ici pas de la vente ; voyez-vous le plus déplorable ce n'est pas l'arrogance des petits chefs, la vénalité des actionnaires principaux, la lâcheté de mes collègues bien compréhensible lorsqu'on a besoin de manger mais la bêtise des clients. Ils détruisent des emplois lorsqu'ils accourent sur ses caisses automatiques en pensant gagner cinq minutes. S'ils réfléchissaient, ils comprendraient qu'on leur impose en dehors de leur lieu de travail un nouveau rapport de subordination, à croire que les gens aiment se soumettre au pouvoir du temps et de l'argent. Ce sont les nouveaux esclaves de la consommation de masse. Si vous croyez au pouvoir du droit du travail alors vous risquez d'être déçu, ici, le seul pouvoir c'est la subordination consentie du client au desiderata de l'actionnaire. C'est cela le nouveau code du travail !

- Eh bien, vous devriez être syndicaliste !

- Une fois de plus, pourquoi voudriez-vous me limiter à une fonction ? Je vous pose une question même si les clients derrière attendent et râlent, pensez-vous sincèrement que les syndicats représentatifs s'intéressent à la condition humaine lorsqu'ils sortent d'une réunion avec le pouvoir plus ventripotent qu'ils n'y sont arrivés ? Je vous laisse libre de la réponse.

J'étais sous le charme, elle n'était ni Rosa Luxembourg, ni Louise Michel, ni Angela Davis, elle était elle, simplement elle. Je payais mes courses et m'en allais. Je me récitais mentalement « *carpe diem quam minimum credula postero* ».

Les casernes

Aussi bizarrement que cela puisse paraître, nous nous étions retrouvés devant les portes d'une caserne quelques semaines plus tard. J'étais tout bonnement interloqué et je dois l'avouer heureux de la retrouver.

- S'il y a bien un lieu où je ne pensais pas vous revoir, c'est bien ici, lui dis-je, la mine sans doute stupéfaite.

- Vous avez une façon très personnelle de dire bonjour, me répondit-elle.

Avec le recul, je pense qu'elle aurait souhaité que je sois plus entreprenant.

Lorsque les années passent et que l'on se remémore le fil des occasions perdues, on se dit « tiens là, j'aurais du lui faire la bise ».

Elle enchaîna la conversation « c'est triste une caserne lorsqu'on est seul face aux murs ».

- C'est triste, en effet, acquiesçai-je de la tête, un peu comme si mon corps se mettait à répondre de lui-même.

- Je suis venu vérifier que vous n'étiez pas dévoré par le temps des casernes ! Il n'y a rien de pire qu'un homme qui entre dans une caserne avec des rêves et en ressort libre de les abandonner, pensant qu'il a gravi les échelons de sa vie par l'oubli de ses rêves. Mais apparemment, si vous êtes ici, c'est que vous rêvez encore...

- Je rêve encore...

Elle poursuivit presque martialement « ceux qui ne rêvent plus bâtissent des casernes invisibles comme des labyrinthes où ils enferment leurs souvenirs sans jamais revenir sur les lieux de leurs oublis... C'est triste un homme qui oublie ! »

- Vous me tiendrez la main lorsque je m'aventurerai à traverser un chemin de sagesse ?

- Cela dépend, me répondit-elle, sans me donner beaucoup d'assurance sur l'avenir. Elle poursuivit « les chemins de sagesse comme les quêtes du bonheur sont personnels et impersonnels ».

- Si vous commencez à répondre par énigme, cela ne va pas beaucoup m'aider.

Elle reprit sa respiration et dit d'une voix très douce : « Si vous souhaitez partager cette quête, je serai à vos cotés, si par contre, vous éprouvez le besoin de vous parler à vous-même comme on parlerait à un vieil ami que l'on vient de retrouver sans jamais l'avoir oublié alors je me contenterai de vous écouter ».

Je commençais à comprendre la vraie nature de cette amie dont je ne savais si elle était en souffrance d'avoir perdu son frère ou en partance pour marcher sur ses pas. Quoi qu'il en soit « *carpe diem quam minimum credula postero* » prenait tout son sens.

La hiérarchie

- Vous ne travaillez plus dans une grande surface ?
- Non depuis votre visite.
- Je restais muet quelques secondes ; il me vint à l'esprit que j'avais pu en être la cause. « En suis-je responsable ? »
- Du tout dit-elle, visiblement contente de la question. « Vous voyez c'est étrange les grades des militaires, tout le monde les voit, le moins gradé salue le plus gradé qui lui rend son salut, c'est un rituel immuable. Dîtes moi, que préférez-vous, une hiérarchie visible ou invisible ? »
- Je suis assez peu confronté à cette question dans mon métier ;
- Cela ne vous empêche pas d'y répondre... reprit-elle.
- Les grades visibles ont au moins le mérite d'exister et de reposer sur une relation claire me semble-t-il.
- Voyez-vous, dans la grande surface où je travaillais, la hiérarchie ne répondait jamais à mon bonjour, j'étais transparente pour eux. J'en conclus qu'il est plus humiliant d'être ignoré que commandé par une hiérarchie qui ne sait ni commander ni s'organiser.
- Finalement, vous rêvez d'être une femme militaire ! Mon visage marqua sans doute une pointe d'ironie.
- Vous savez, votre air narquois m'agace s'emporta-t-elle pour la première fois, je vous parle de quelque chose de sérieux et vous, vous ironisez. Vous devriez savoir qu'il y a trois moyens de saboter une idée, la dilution de l'information, la profusion de l'information et le quolibet !
- Je ne cherchais pas à me moquer de vous mais à suggérer.
- Oui, c'est ça, aujourd'hui, vous me voyez militaire, hier juriste, avant-hier sociologue et demain ?
- En fait comme vous êtes partie à révolutionner le monde en douceur, philosophe ! ... Mais philosophe dans l'armée...lui répondis-je en riant de bon cœur.
- Oui, c'est-à-dire pacifiste, en fait ça m'irait bien comme métier pacifiste, un peu comme mon petit... frère, il avait fait des études de pacifisme.
- Dans votre pays, on étudie le pacifisme ?
- Oui chez nous, c'est la base des relations internationales.
- Vous avez aboli aussi les grades ?
- Non ce ne serait pas judicieux, mais les grades ne servent qu'à endosser des responsabilités différentes. Le plus gradé doit veiller sur les moins gradés en étant responsable d'eux. Donc, il est toujours en première ligne. On n'imaginerait pas qu'il organise sans être avec ses camarades.
- En fait chez vous, il n'y a ni chefaillon, ni généraux d'opérette. J'espère qu'un jour je visiterai votre pays.

- Oui mais l'essentiel est aujourd'hui « *carpe diem quam minimum credula postero* ».

La déception

Elle me fixa du regard, si profondément, que j'en fus troublé ; ce qui ne m'était à ce point jamais arrivé depuis que nous devisions. Je ressentis une étrange sensation la parcourir, le froid m'envahit et m'emplit de la même tristesse qu'elle avait éprouvée.

- Avez-vous déjà vécu une déception ?

- Oui comme tout le monde, répondis-je.

- Non, il y a déception et déception ! Une déception peut être matérielle, spirituelle et sentimentale. Les déceptions matérielles sont vécues par les égoïstes, spirituelles par les croyants et sentimentales par les poètes.

- Vous êtes sévère avec les égoïstes. On ne peut pas vivre d'amour et d'eau fraîche. Perdre son habitation est une terrible déception matérielle.

- Non ! C'est une catastrophe, je ne faisais pas référence aux drames d'une existence comme perdre son emploi mais à ceux qui ne se polarisent que sur la taille de leur voiture, de leur piscine ou sur la surface de leur maison.

- Mais qu'appellez-vous déception spirituelle ? lui demandai-je.

- Les croyants ne peuvent qu'être déçus dans la mesure où ceux qui sont censés être les porte-paroles de leur dieu ne sont ni sages ni divins. Ce ne sont que des chefs politiques en quête de pouvoir et non au service d'un intérêt supérieur.

Elle enchaina, je l'écoutai se livrer. « C'est triste un homme qui pleure mais encore plus triste lorsqu'il retient ses larmes ». Elle poursuivit, « j'ai connu un garçon à Venise, au prénom de Pierrot, un gentil boulanger, artiste de ses mains autant en pétrissant la pâte qu'en jouant de la musique. Le soir, au pont des soupirs, on pouvait le voir avec son calot noir, son costume blanc, son haut avec collerette et son pantalon large, il avait fier allure le Pierrot. Je suis immédiatement tombée amoureuse de lui, allant même jusqu'à me lever aux aurores pour le voir commencer, entrant la première à la boulangerie mais Pierrot en aimait une autre...

- Cela arrive. Je ne savais pas quoi répondre à cet instant me remémorant mes propres désillusions sentimentales. Je crois avec le recul que le mieux fut de l'écouter et de suivre son regard s'embrumer.

- Je m'arrangeais pour qu'il me voie sur son passage esquissant quelques signes de la main et quelques mots en italien... mais je lui semblais transparente. Je compris qu'il devait la rejoindre pour sans doute se marier ou se mettre en ménage. Le soir de la veille du départ des vacances, prenant les précautions qu'il fallait pour ne pas le gêner, je le suivis. Il était beau avec son bouquet de fleurs à la main et sa guitare dans l'autre. J'aurais tant aimé le voir jouer pour moi. Il s'engouffra dans une rue étroite, consulta son téléphone, je pense qu'il devait lire un message et là son visage perdit son éclat, son costume blanc devint gris. Elle l'avait quitté.

- Qu'avez-vous fait ?

- Rien, j'étais pétrifiée par une telle déception. Il vint vers moi et me dit, « je suis désolé mais je ne peux pas », il partit puis revint sur ses pas et rajouta « elle est partie avec le banquier ». Elle reprit son souffle et conclut, « la déception de Pierrot, c'est l'histoire de l'humanité, avec l'argent on achète l'amour des femmes et l'honneur des hommes ».

Nous nous regardâmes tendrement, venant de partager un des ses moments qui vous marquent par leur intensité tant l'intimité vécue lorsqu'elle est commune vous aspire à être plus que des amis et à vivre intensément l'espace d'un instant, « *carpe diem quam minimum credula postero* ».

La délation

Nous nous revîmes au château de Beynac en ce début de printemps. L'air, encore vif, n'altérerait en rien le plaisir de dominer la Dordogne et d'imaginer le rêve d'Icare pour rejoindre le château longtemps ennemi de Castelnau. Elle semblait désorientée ce qui tranchait singulièrement avec la beauté du paysage.

- Bonjour, que vous est-il arrivé ?

Elle sécha une larme et me répondit « ça me fait rudement plaisir de voir un visage ami ici, vous n'imaginerez jamais ce qui m'est arrivé ».

- Expliquez-moi, vous savez je ne suis pas à une surprise près.

- Je visitais tranquillement un village perché sur un éperon rocheux lorsque je me suis fait traitée de sale étrangère. J'étais à peine descendue de mon véhicule qu'on m'avait dénoncée et que je subissais un contrôle d'identité d'un policier local. Je n'avais pas encore vécu ça en région parisienne.

- Vous avez été victime de délation. Je sais, c'est épouvantable.

- C'est une pratique courante la délation dans votre pays ?

J'étais très embarrassé pour répondre. « Disons que nous somme un vieux pays capable des plus belles révolutions et des plus grandes lâchetés ».

- Au pays de mon frère, on accueille les étrangers avec le plaisir de faire de nouvelles rencontres, d'apprendre de nouvelles choses. Toute rencontre est une providence, un don.

- Je suis désolé, mais ce n'est pas ou plus le cas ici. Je ne sais pas si cela a même existé.

Elle poursuivit, comme pour se justifier de rien avoir à se reprocher ce qui me mettait vraiment mal à l'aise.

- Au pays de mon frère, on apprend très tôt à faire la différence entre délation et dénonciation. Aucune personne n'a le droit de se plaindre d'une autre sans preuves. Celui qui apporte une preuve concrète concernant un crime ou délit est autorisé à le dénoncer tandis que le délateur est l'individu qui calomnie sans preuves. Ce dernier est puni par le groupe pour le mal qu'il a fait à la collectivité.

- Vous les punissez comment demandais-je intrigué ?

- C'est simple, on ne lui parle plus pendant une durée plus ou moins longue et on l'ignore.

J'avais renfermé un sourire intérieur en me disant son pays, c'est « utopia land » ! Elle avait senti cette pointe d'ironie en me disant « que les journées peuvent être plus ou moins longues et que demain est un autre jour ». « *carpe diem quam minimum credula postero* ».

Le racisme

Elle semblait dépitée par ce qu'elle avait vécu, un peu comme une découverte sinistre de ce qui pouvait être un rejet.

Elle reprit son souffle et me dit : « vous avez eu de la chance d'avoir le front national ! »

Je fus interloqué « De la chance ? », « une honte plutôt ! ».

- Oui de la chance ! Je persiste ! Cela vous a permis de croire que seuls les quelques 20 pour cent qui soutenaient ce parti étaient racistes mais le mal est plus profond. Le reste de la population pouvait avoir bonne conscience sans se remettre en cause. Regardez ici, les délateurs abreuvent le racisme et lui donnent une dimension multiforme.

- Vous pensez que les racistes sont plus nombreux qu'on ne le pense ?

- Oui, car le racisme ne se limite pas au premier degré d'un rejet ethnique. Le racisme est tout aussi local qu'institutionnel.

- Local ?

- Regardez ici, dit-elle, « ce ne sont ni les beurs ni les noirs qui sont rejetés mais ceux qui ne sont pas du cru. Le parisien est l'arabe de service. Pour les autochtones, l'essentiel consiste à vivre entre soi. L'étranger est pas nature une nuisance qui vient troubler le calme ambiant et profiter du bien public.

- Vous dites que le racisme est aussi institutionnel, pensez-vous qu'il y ait un racisme d'Etat ?

- Un racisme d'Etat, non ! Mais un racisme latent parmi les élites oui ! On maquille le racisme par des formes de protectionnisme à peine voilé. Les élites se reproduisent en cercle fermé, se reconnaissant par leurs signaux de langage et pratiquant un obscurantisme de classe pour exclure ceux qui n'utilisent pas les mêmes codes. Le conformisme les guide dans la recherche de la reproduction du moule. On a édulcoré le racisme mais au final les pratiques de discrimination sexiste, religieuse, ethnique, le conformisme poussé au paroxysme, le protectionnisme économique, le chauvinisme et les procédés d'exclusion dans le recrutement sont autant de formes dérivées d'une atteinte à la dignité de l'autre qui finit par ne plus pouvoir jouer le rôle d'*alter ego*.

- Je ne vous avais encore jamais vu autant remontée contre un système de pensée.

- C'est exact, mais croyez-vous que mon petit...frère aurait disparu si le monde avait été plus accueillant. Comme Diogène, il s'est perdu à chercher un homme... Alors vous comprenez pourquoi « *carpe diem quam minimum credula postero* » est si important !

Le mensonge

« Je n'aime pas les menteurs » me dit-elle d'un ton innocent. Je l'avais trouvée à cet instant précis très tendre et enfantin, désireuse de vivre dans un monde auquel elle pourrait s'identifier. Son cri du cœur était de rage contre ceux qu'elle croisait. Je m'étais senti obligé de me justifier.

- Vous dîtes ça de façon générale ou vous visez quelqu'un de particulier ?

Elle venait de comprendre que je pensais à moi. « Vous n'êtes pas le centre de mes regards ». Elle ajouta : « je pensais à tous ceux que mon petit... frère avaient rencontrés et qui lui promettaient de refaire le monde, les banquiers, hommes d'affaires, hommes politiques, sophistes en règle générale qui vous conduisent dans le désert et vous laissez vous y perdre ou qui vous font boire la cigüe. Ce monde est étrange lorsqu'il joue à nous faire peur pour apprivoiser et détourner nos espérances. Le mensonge, c'est ce qu'il y a de pire dans une relation ».

- Vous semblez diviser le monde en deux catégories, les menteurs et les autres...

- Je ne suis pas binaire par esprit et toute personne peut endosser les qualités ou les défauts d'une autre. Mais c'est vrai que dans mon esprit, il ya les dialecticiens en quête de vérité et les autres, les sophistes, manipulateurs de mots, de vérité et de conscience. Je ne cesse de penser avec rage à ceux qui vous érigent en dogme de pouvoir que « les promesses n'engagent que ceux qui les croient ». Le fondement des relations humaines passe par la sincérité des mots, du cœur et des âmes. Sur Internet, dans un chat par exemple, c'est à celui qui mentira le plus. On trouve maintenant logique de se créer des avatars pour mieux échapper à la réalité et entrer dans un paradis artificiel. Le mensonge est la clé qui ouvre les portes de la négation de soi. Se respecter, c'est d'abord s'assumer. Moi, je constate que les crises récentes sont des crises de vérité. On a menti aux plus démunis sur leur capacité à rembourser leurs dettes plutôt que de leur donner les moyens d'acheter. De mon point de vue, le mensonge est le terreau fertile conduisant à l'asservissement car celui qui ment dispose du pouvoir informationnel qu'il ne diffuse pas et se conduit comme le despote éclairé de ses propres turpitudes.

Je l'avais écoutée et chaque phrase prononcée m'engageait un peu plus vers une sagesse combinée au courage de l'action. Elle avait raison. Mon esprit commençait à commander à mon corps d'être dans le mouvement de l'action quotidienne... « *carpe diem quam minimum credula postero* ».

La peur

- Vous avez peur, me demanda-t-elle ?

- Honnêtement, pratiquement jamais, même si je dois admettre comme le disait Brel « que tous les hommes ont peur, ceux qui n'ont pas peur ne sont pas des hommes, l'essentiel est de maîtriser ses peurs ».

« Très joli, mais voyez-vous, dans nos sociétés, la peur est un instrument de pouvoir et de domination ». Elle enchaîna avec son regard malicieux puis s'interrompit, fixa la forêt qui était derrière nous et continua : « Pour canaliser la misère, les injustices, la peur est une arme bien utile. Elle permet de faire taire les interrogations, remises en cause et isole en les marginalisant tous ceux qui apportent des solutions logiques à des problèmes concrets.

- Oui, mais est-ce que comme le dit le dicton populaire, « la peur est toujours bonne conseillère ».

Elle répondit du tac au tac : « La peur ne doit pas être confondue avec le risque. Toute personne rationnelle évitera les risques inutiles. Cela s'appelle la sagesse. Respecter les limitations de vitesse, c'est à la fois protéger sa vie et celles des autres en évitant de prendre des risques inutiles sur des routes pluvieuses ou verglacées notamment. Cela devrait être une posture naturelle, le problème c'est d'obtenir des résultats en utilisant la peur.

- Oui, mais si on n'utilisait pas la peur, obtiendrions-nous les mêmes résultats ?

- Vous inversez le problème ; on infantilise sans faire réfléchir. Regardez toutes les différentes formes de peur que l'on projette à l'opinion. Peur de perdre son emploi, peur des catastrophes naturelles, peur des virus, peur des attentats. Tout cela ne conduit qu'à suggérer qu'en conservant l'ordre établi, l'événement imprévisible sera évité. En réalité, on ne traite pas le problème, on fossilise l'énergie humaine pour mieux dompter toute forme de pensée alternative.

Elle poursuivit, en étant intarissable sur le sujet. « Au pays de mon petit...frère, on éduque très tôt les enfants pour qu'ils n'aient pas peur tout en étant conscient des risques. On leur montre une forêt comme celle que nous avons derrière nous et à chaque fois des petits pensent qu'il y a des monstres. Le plus sage des grands les invite à une promenade et leur démontre que les monstres ne sont que le fruit de leur imagination. La peur disparaît aussi vite. Par contre, on leur dit que le risque, c'est de se perdre et on leur apprend à ne pas s'y rendre seul ».

Elle reprit son souffle et me demanda « savez-vous pourquoi on les éduque de cette façon ? »

- Non, mais je me doute, dites le moi quand même...

- En fait, le jour où vous découvrez qu'on vous a menti, vous finissez par entrer dans la forêt et vous la détruisez car elle a été le réceptacle de toutes vos angoisses passées et de vos peurs à venir. Il n'y a aucun intérêt pour un pouvoir à jouer avec la peur car elle paralyse le quotidien... « *carpe diem quam minimum credula postero* ».

Le langage

- Vous pensez à moi, me demanda-telle ?
 - Souvent, régulièrement, constamment.
 - Vous me parlez lorsque vous ne me voyez pas ?
 - Oui, cela m'arrive, mais je ne sais pas si nous pensons au même moment !
 - Le langage est un succès damné, par la force de notre pensée nous devrions arriver à communiquer. Il m'arrive même de ressentir à distance ce qu'un ami éprouve, juste par transmission de pensée. Je me méfie du langage.
 - C'est étrange de se méfier du langage, c'est la première fois que j'entends cette réflexion lui répondis-je.
 - Quelle est l'utilité du langage ?
 - Je suis sûre que vous allez faire les questions et les réponses dis-je d'un air narquois.
- Elle ne me démentit pas, « la fonction première du langage n'est pas de communiquer et d'informer mais de convaincre et persuader pour mieux manipuler ; les jeux de langage sont des instruments de domination où la connaissance se met au service de l'éloquence pour vaincre les réticences intellectuelles.
- Vous ne pensez pas que vous exagérez quand même ? Regardez ! Aucune de nous deux ne cherche à manipuler l'autre.
 - Je ne pense pas exagérer, le langage est une merveilleuse invention, avec un nombre fini de mots, on crée un nombre infini de possibilités. Les langues d'Esopé nous rappellent aussi que le meilleur d'un échange verbal se construit sur la réciprocité et le pire découle du mensonge et de la calomnie... et concernant nous-deux, c'est spécial !
 - Spécial ! C'est vrai, lorsque je pense à vous très fortement, je vous vois, un peu par enchantement ou par magie.
 - Non tout simplement par conscience. L'intelligence docile traduit un langage de soumission, l'intelligence humaine reflète les pensées du quotidien et l'intelligence créative nous permet de nous trouver, nous apprivoiser et nous retrouver sans jamais nous perdre. Je suis le fruit de votre création et vous celui de mon imagination. Nous étions faits pour nous rencontrer, cela s'appelle l'alchimie de la pensée et du langage... vécue au quotidien... « *carpe diem quam minimum credula postero* ».

Intimité

Je profite d'un bref moment de temps libre pour vous parler de nous-deux. Ma petite...beurette, vous le pensez peut-être est un mirage, une oasis en plein désert. C'est tout autre chose ; elle est bien vivante et visible. Ses mots s'enracinent dans mon esprit et donnent naissance à de nouvelles convictions mais plus encore mon affection grandit pour elle à chaque rencontre. Alors, me direz-vous, pourquoi ne pas révéler son prénom, ne pas parler en détail de son physique et des longues heures que nous passons muets à contempler le ciel, allongés sur l'herbe sous un arbre au bord d'une rivière... tout simplement parce que cela fait partie de notre intimité. Je conserve le privilège exclusif de ces moments précieux que je ne divulgue qu'en de rares occasions à mon auditoire familial dont la consigne est secret...absolu.

Je sais que cela peut paraître enfantin...mais je demeure un enfant, c'est un attribut que je revendique sans cesse dans un monde où les adultes ont oublié la quête de l'inaccessible étoile. Vous voyez, il y a bien plus maintenant qu'une discussion aux grilles d'un lycée un trente et un décembre. Je voulais vous livrer cette part de vérité.

Il ne faut pas confondre la transparence financière, la traçabilité médicale, alimentaire avec l'exposition de sa vie privée. Tout ce qui relève de l'intime doit s'épanouir dans un jardin secret que l'on cultive comme « le jardinier de ses pensées » chaque jour « *carpe diem quam minimum credula postero* ».

La charité

Nous nous étions retrouvés un quatorze juillet dans le Périgord, sous un soleil de plomb. La chaleur suffocante m'amenait à raser les murs pour chercher l'ombre tandis qu'elle semblait dans son élément. Les filles du désert ont bien de la chance de supporter les chaleurs sub-sahariennes.

Jetant un coup d'œil à un mendiant, elle me dit : « je déteste la charité », j'imaginais une posture plus amicale et compassionnelle mais elle tourna les talons et poursuivit : « je ne pratique jamais la charité ». Je répondis instinctivement « si tout le monde procède de la même façon, il n'y a plus de solidarité ». Elle me coupa net : « vous confondez tout, donner l'aumône à un mendiant, ce n'est pas de la solidarité, c'est de la charité à bon compte, Vous cherchez sans doute à avoir bonne conscience » et à passer de confortables vacances. A votre place, je lui proposerais de tondre la pelouse en échange d'un salaire ».

- Vous êtes atroce quand même lorsque vous raisonnez en marchande ;
- Décidément, vous ne comprenez pas, la charité ne conduit qu'à maintenir l'assistanat dans une logique d'acceptation et à pérenniser les inégalités. On ne gagne le respect et son indépendance que par le travail ;
- Vous proposez quel système ?
- Augmenter les impôts des riches et des biens-portants ;
- Avec ça, vous allez faire l'unanimité ...
- Evidemment c'est un problème d'éducation. L'impôt permet la justice sociale. La solidarité se bâtit sur la redistribution et non la charité. Personnellement, je propose que l'on mette un terme à toutes émissions de charité ou on vous culpabilise de n'être pas généreux alors que l'essentiel repose sur la lutte contre l'évasion fiscale et les paradis fiscaux. L'asservissement consiste à remplir l'obole de celui qui tend la main comme si on remplissait la gamelle d'un chien. Je revendique l'idée que les successions doivent être taxées fortement et qu'il faut mettre fin aux générations d'héritiers.
- Je ne sais pas si vous serez suivie par l'opinion ;
- Je sais bien, mais si on ne peut pas réformer le monde tous les deux, alors il n'y a plus de raison d'espérer ;
- Tous les deux, on le peut, mais avec les autres...
- Eh bien, les autres suivront... glissa-t-elle malicieusement tout en ponctuant sa phrase d'un rituel « *carpe diem quam minimum credula postero* ».

Les ressources humaines

Nous nous étions arrêtés à une terrasse, où un immense mat de cocagne nous souhaitait la bienvenue par « honneur à nos patrons », pour deviser sur le monde en général, ce qui, il faut bien l'avouer constituait notre marque de fabrique et observâmes cette discussion hallucinante entre le patron d'un restaurant et un client visiblement mécontent de l'absence de répercussion de la baisse de la TVA sur les prix. La discussion tournait autour de « vous savez ce que ça me coûte les employés ici ? ». Elle me fit remarquer la première qu'au cours de ses stages et contrats précaires elle avait enduré cette perception étrange que la main d'œuvre était un fardeau.

- Voyez-vous, ce que je ne comprends pas, c'est que les syndicats ne défilent pas dans les rues pour demander le classement des salariés en investissement. C'est étrange de considérer un être humain comme une charge, le poids mort d'une structure. L'humanité gagnerait en dignité si une bonne fois pour toute on déclarait toute embauche comme un investissement immatériel et tout licenciement comme une destruction d'investissement.
- Vous êtes comptable pour penser cela ?
- Pourquoi devrais-je être comptable ? Ça m'aiderait sûrement à évaluer le bénéfice que l'on tire de l'action humaine mais cela n'est pas l'apanage des comptables, c'est un devoir général que de procéder ainsi.
- En fait vous êtes une révolutionnaire dans l'âme !
- Toujours des grands mots, dites en quoi est-ce révolutionnaire de percevoir un salarié comme un atout. Lorsqu'une personne exécute son contrat de travail consciencieusement, elle rend service ; donc l'employeur rentabilise son investissement. Je suis une utopiste mais pas une révolutionnaire ! Reconnaître que le salarié est un investissement, c'est renoncer à extorquer de la plus-value sur son dos. L'enjeu est énorme car il vise au partage des richesses entre ceux qui « font tourner la boutique » et « ceux qui la possèdent » ; Il faut changer le quotidien des salariés... « *carpe diem quam minimum credula postero* ».

La musique

Elle s'était installée au piano du bar où nous avions pris un diabolo menthe. Elle s'était mise à jouer. Le pianiste l'avait tout d'abord regardée avec des yeux écarquillés comme des soucoupes et emporté par la mélodie des notes, il s'était résigné à l'écouter. L'assistance habituellement bruyante s'était tue. Ses doigts glissaient sur les touches et me transportaient. Je ne sais comment décrire ce que nous écoutions mais seule la musique peut à ce point vous laisser planer au dessus des cieux. L'immortalité à portée de mains s'ouvrait face à moi.

Elle fut applaudie et des hourras l'accompagnèrent lorsque nous quittâmes ce lieu. Je ne pu m'empêcher de la prendre par la main. Je sus à cet instant qu'elle était amoureuse. Comment en aurait-il pu être autrement pour jouer aussi divinement bien ?

Je lui dis : « il en a de la chance celui pour qui vous jouez ». Elle sourit comme à son habitude et je sus à travers son regard bleuté que j'avais de la chance d'être à ses cotés mais que Pierrot lui manquait.

- J'adore jouer, la musique me transpose, je parle avec la lune, le ciel les étoiles.

- Je ne sais pas parler à la lune. On ne m'a pas appris, Pierrot avait un sacré avantage sur moi.

- L'essentiel est de le savoir, beaucoup de personnes ne pensent pas ne pas savoir. Vous savez ce que j'aime chez vous ?

- Non... mais si vous me trouvez si fréquemment lorsque je pense à vous, c'est qu'entre nous je ne suis pas que le substitut de Pierrot.

- Ce que j'aime, c'est vous tout simplement.

Troublé et rassuré, j'enchaînais maladroitement la conversation avec un timbre de voix qui trahissait mon émotion : « Qui vous a appris à jouer aussi bien ? ».

- Mon professeur de musique et mon petit...frère m'ont donné les clés des notes. Il faut les voir vibrer et les encourager à se déplacer. Mais l'essentiel est d'avoir confiance. Beaucoup de personnes me disent je ne sais pas jouer. Au début je ne savais pas non plus et puis j'ai eu de la chance ; un petit...frère qui m'a encouragé sans jamais me dire que je lui cassais les oreilles et un professeur de musique qui m'a donné confiance.

Elle gloussa, elle le revoyait. Je pense qu'à cet instant on aurait pu le toucher.

Nous continuâmes à marcher dans les rues surpeuplées de Sarlat. Il fallait toute sa magie pour que je trouve cette foule accaparée par les boutiques de souvenirs et d'alimentation moins étouffante. « *carpe diem quam minimum credula postero* ».

Le pouvoir d'achat

Elle avait observé, comme elle le disait, ces marchands du temple. « La consommation est bien le moteur de l'économie et de l'activité humaine. Je crois que les gens perdent rapidement conscience du lieu dans lequel ils se trouvent pour se défaire de leurs liquidités et s'offrir les produits convoités ».

- Cela a toujours été ainsi...

- Bien sûr, je ne conteste pas. Ce qui me gêne le plus, c'est de pousser à l'endettement des ménages plutôt que d'augmenter leur pouvoir d'achat. Observez la crise des *subprimes*, l'accroissement des inégalités de revenus entre emprunteurs s'est traduit par des discriminations raciales ; 26,1 % des blancs ont eu recours à des crédits hypothécaires à haut risque contre 47,3 % des Hispaniques et 52,9 % des Noirs aux États-Unis. Rémunérer à leur juste prix des salariés aurait permis l'accès à la propriété sans courir le risque d'un surendettement.

- Vous proposez d'augmenter les salaires, mais qui paierait pour ça ?

- « Très simple » dit-elle, « la répartition des richesses doit se réaliser de la façon suivante : un tiers pour les salariés, un tiers pour les actionnaires et un tiers pour les pouvoirs publics qui ont la capacité de redistribution.

- Vous devriez être économiste en fait !

- Encore une profession que je devrais exercer... Vous connaissez la définition de Dr Lawrence J. Peter d'un économiste ?

-Non ;

- « Un économiste est un expert qui connaîtra demain pourquoi les choses qu'il a prédites hier ne se sont pas passées aujourd'hui ».

- Bien vu, je vais la retenir.

- C'est fait pour... L'endettement des minorités affaiblies sert d'alibi aux pouvoirs politiques pour les maintenir dans la précarité et leur ôter tout esprit de résistance. Une personne endettée se tait de peur de perdre ce qu'elle ne possède pas encore mais convoite. L'économie est un formidable instrument pervers de domination. Science amoral, l'économie au service de l'argent permet d'acheter l'honneur des hommes et l'amour des femmes.

- Oui, mais on ne peut pas vivre avec le troc et dans l'autarcie.

- Exact... c'est toute la difficulté de la régulation et du partage des richesses et de l'effort productif. Au pays de mon petit...frère, on leur apprend à compter l'argent mais pas à aimer l'argent... c'est toute une philosophie de vie !

« *carpe diem quam minimum credula postero* ».

Le gouvernement mondial

Elle demeurait perplexe et affichait une moue dubitative très attendrissante.

- Je me sens kabyle, méditerranéenne, européenne, française, en résumé citoyenne du monde. De mon point de vue la France est une belle région et l'Europe un beau pays, les frontières sont des vestiges d'un passé féodal entretenus par les puissants et les peureux.

- N'est-ce pas de l'utopie de que penser aux Etats-Unis d'Europe ?

- Sûrement, maintenant, le mot à la mode est « ce n'est pas réaliste » ! Eh bien, ne soyons pas réalistes, conduisons nos rêves ensembles et bâtissons un monde ouvert sur l'autre ou l'autre serait l'égal de celui que l'on regarde. Je plaide pour le dépassement des frontières et un gouvernement mondial dont les tâches principales seraient l'accès à l'eau potable, l'alimentation, les soins, l'information pour tous. Un monde où la finance serait régulée et les barbares condamnés, je vais même plus loin que les Etats-Unis d'Europe.

- Il y a beaucoup de détermination pour une jeune femme comme vous, vous me redonnez espoir. C'est formidable de vous écouter.

- Merci, mais, vous savez ce que je n'accepte pas c'est le misérabilisme dans lequel on veut me cantonner. J'ai un petit... frère très respectueux des femmes et des minorités. Il portait en nous l'espoir d'un monde meilleur et je reprends son flambeau.

- Je sais qu'il vous manque, mais je me demande si finalement, ce n'est pas à l'humanité toute entière qu'il fait défaut. Non pas que je puisse croire aux hommes providentiels mais sa poésie nous était précieuse.

- Mon petit... frère me disait : « tout est une question de volonté et de courage ». Il faudrait beaucoup de courage à nos dirigeants pour reconnaître qu'ils n'ont que très peu de pouvoir, qu'ils doivent en abandonner une partie à un gouvernement mondial ou chaque pays aurait une voix pour finalement en regagner collectivement et se sentir plus fort individuellement. Le gouvernement mondial serait le dépassement des égoïsmes nationaux et la primauté de l'intérêt général mondial. Pour moi cette utopie est réalisable. La question en suspens relève du temps et des moyens mis en œuvre pour y parvenir. La sagesse humaine ouvrira-t-elle cette route ou devons-nous attendre que nombre d'entre nous se perdent dans le désert... car n'oublions pas aujourd'hui est l'essentiel « *carpe diem quam minimum credula postero* ».

Les héros

- Vous ne croyez pas aux hommes providentiels, moi non-plus. C'est étrange ce besoin qu'ont les individus de s'identifier à des super-héros, en fait, ce sont les nouveaux titans.

- Vous pensez que l'homme a besoin d'un dieu référent, lui demandai-je ?

- Dans une certaine mesure, je suis frappée de constater que le besoin d'identification et de reconnaissance passe par la croyance dans une force supérieure capable d'intervenir à chaque instant. L'absence de miracle conduit au choix du super-héros susceptible dans l'imaginaire collectif de remplacer le dieu défaillant ;

- Oui, c'est pour cela que le Vatican rejette le concept d'Harry Potter ;

- Oui ! Mais il n'identifie pas la vraie question. Je pense, et en cela je suis fidèle à l'enseignement de mon petit...frère, que le héros est celui qui modifie le cours de son existence et non pas celui qui potentiellement pourrait accomplir de supposés miracles.

- Vous êtes une sage ! Vous voyez, pour moi, les vrais héros sont ceux que vous décrivez, mon père, par exemple, d'ouvrier d'usine à la chaîne a terminé sa carrière cadre.

Elle me regarda dans les yeux et s'exclama :

- Je le savais ! Mon petit frère m'a dit un jour lorsque je me plaignais de ne pas avoir plus de force physique, que l'appropriation des connaissances et leur diffusion permettent de changer une existence ; c'est ce qui rend héroïque le miracle de la vie. L'héroïsme, c'est tout simplement, ne rien attendre d'une puissance supérieure, ne pas accepter sa condition lorsqu'elle n'est pas conforme à son ambition, croire dans l'apprentissage des connaissances et se dire que demain sera le reflet du travail d'aujourd'hui ». « *Carpe diem quam minimum credula postero* ».

Porcelaine

Cet été là, nous marchâmes longtemps et souvent, nous tenant par la main et par les yeux. Nous avions en tête cette chanson de Mort Schuman « un été de porcelaine ». C'était notre été. Un été comme rarement il en existe lorsque l'alchimie des êtres se met œuvre sans que l'on résiste ou que l'on insiste. Cet été là ressemblait à un Noël d'enfant ; vous savez ceux qui ont une odeur particulière lorsqu'on découvre aux pieds du sapin que le rêve formulé s'est concrétisé même si l'on sait parfaitement que ce sont les parents qui l'ont rendu possible, alors pour un soir on oublie le moment éphémère en laissant planer son esprit dans les étoiles. Justement, les étoiles nous appartenaient, le ciel était notre allié, le soleil brillait pour nous ; c'était la joie de vivre. Nous discussions sur des kilomètres, sans jamais se lasser. Si je devais résumer notre été par une odeur, ce serait celle de la lavande que nous cueillions à plein bouquet.

Elle m'avait dit : « vous voyez, l'été, les congés payés, c'est quand même fantastique... J'ai toujours une pensée pour nos aînés qui ont arraché par des luttes sociales ce qui fait la richesse de notre existence ». Nous ne séparions jamais la poésie de la politique et la politique du quotidien. Nous nous inventions des révolutions et des utopies, des mondes parfaits pour ceux qui doutent et imparfaits pour ceux qui possèdent.

Nous ne sommes jamais passés au tutoiement, c'est étrange en effet, et bien des années plus tard, je le regrette encore. Le tutoiement citoyen nous était promis mais elle comme moi, nous hésitions ; alors comme nous avions commencé par le vouvoiement, nous avons continué... je ne sais pas pourquoi. Je pense avec le recul qu'elle était universelle et comme le « tu » n'existe pas vraiment en anglais elle continuait par un vous qui s'apparentait dans son esprit à un *you*. Voilà, l'histoire de notre été. Pour comprendre nos échanges, il me fallait vous parler un peu plus de nous deux car j'en brûlais d'envie depuis le début.

Dieu

Sa rencontre si soudaine au moment où je m'interrogeais sur le sens de mon action m'était apparue comme une divine surprise. Je ne résistai plus à l'envie de lui demander si elle croyait en la main invisible d'un dieu capable d'organiser des rencontres providentielles...

- Croyez-vous en dieu, lui demandai-je sans ambages ?
 - Disons que je suis musulmane et censée y croire, comme vous sans doute...
 - Je suis baptisé catholique et censé y avoir cru...
 - Je suis toujours tentée par le pari de Pascal ; qu'avons-nous à perdre d'y croire ?
 - Nous tromper et vivre dans l'erreur.
 - Ne croyez-vous pas que l'erreur fasse partie de l'existence, après tout le miracle de la vie consiste à se tromper, faire et refaire et apprendre enfin.
 - Je doute chaque jour de l'existence de Dieu.
- Elle marqua un temps d'arrêt. « Pourquoi doutez-vous ? »
- Je ne vois poindre à l'horizon aucun miracle !
 - Nous y sommes, l'existence d'un être suprême serait conditionnée par sa capacité à agir sur terre ; effectivement au regard des drames de l'humanité, de la shoah, des génocides perpétrés, le doute doit légitimement nous envahir. Ne pensez-vous pas que dieu, c'est les hommes ?
 - Vu sous cet angle alors son absence pourrait s'expliquer.
 - Imaginez-vous un père susceptible d'envoyer son fils à la mort à chaque fois qu'il percevrait une souffrance ?
 - Non, pas vraiment...
 - Observez, de Jésus Christ à Gandhi, Che Guevara et Martin Luter King, chaque espoir de paix et de changement s'est traduit par la mort brutale de celui qui portait l'espérance d'un monde meilleur, d'un miracle à portée de mains. Les hommes sont divins et libres de choisir leur destinée. Dieu est étranger à leur choix. La spiritualité peut servir de guide pour celui qui projette son âme mais inadaptée à celui qui ne construit son quotidien que sous la contrainte du quotidien.
 - Vous êtes en train de me dire que sur le plan terrestre il faudrait mieux oublier dieu.
 - Non je ne dis pas ça exactement. Mon petit...frère m'a enseigné la foi dans l'homme averti et policé, mais cet état ne s'obtient que lorsqu'il comprend, comme l'expliquait Kant, que la moralité et la légalité sont indissociables pour acquérir la liberté. L'individu qui comprend cela n'a pas besoin de dieu sur terre. Il doit vivre en s'ouvrant aux autres et développer son humanité pour se préparer à l'éternité. La leçon de la vie nous est offerte par ceux qui vont mourir. Je crois profondément à une constellation de pensée, à un être suprême indifférent aux querelles de clocher réceptacle de toutes ses âmes mais

suffisamment tolérant pour laisser à l'humanité le soin d'apprendre de ses erreurs. Voilà pourquoi je fais le pari de la foi comme le faisait mon petit...frère - Mais dîtes moi, notre rencontre, relève-t-elle du miracle d'après vous ?

Je l'avais déconcertée par cette question mais comme à son habitude après quelques secondes de silence, ne voulant jamais rester sans voix, elle répondit « nous deux... c'était écrit... comme l'aurait dit mon petit...frère » ! « *Carpe diem quam minimum credula postero* ».

La tolérance

- Vous porteriez le voile ?
 - Non certainement pas, je n'accepte aucun dogme, diktat ou obligation qui mettrait en cause mon libre arbitre. On ne se construit pas en acceptant les contraintes intolérantes de ceux qui ne perçoivent dans les livres sacrés que le moyen d'assouvir leur soif de domination et l'expression de leur frustration ;
 - Vous êtes contre le port du voile en fait ;
 - Non ce n'est pas aussi binaire que ça ! Je ne porterais jamais le voile car je ne considère pas que la croyance puisse être inféodée à des ordres d'essence masculine. Je suis hostile par principe au port du voile mais pas aux personnes qui le portent.
 - Ce qui signifie concrètement ?
 - Ce qui signifie que si j'étais dans la position d'un enseignant, j'accepterais dans mes cours des jeunes femmes voilées de la même façon que je tolèrerais des religieuses.
 - Oui mais c'est remettre en cause la laïcité, ne croyez-vous pas ?
 - La laïcité, pour moi, est un concept universaliste de pratique de la tolérance. Toutes les religions doivent être traitées et abordées sur un pied d'égalité. Donc, la tenue vestimentaire importe peu pourvu qu'elle ne soit ni provocatrice ni attentatoire aux bonnes mœurs. Vous savez, si vous voulez faire reculer l'intégrisme quelle que soit son origine, il importe de ne pas en créer de nouveaux. On ne doit pas, face à l'obscurantisme répondre avec les mêmes arguments ou procédés. Pour être tout à fait sincère, je ne comprends pas pourquoi les laïcs se polarisent sur le voile. Le combat de la tolérance se gagne en abolissant la peine de mort qui est barbare par essence, en défendant l'avortement, qui demeure le droit essentiel des femmes à disposer de leur corps, en soutenant les minorités dont les homosexuels. Comment convaincre un musulman que l'homosexualité n'est pas un crime si de mon côté j'interdis un signe religieux. La tolérance se gagne de part et d'autre.
 - Moi je vois une autre raison pour que vous ne portiez pas le voile...
 - Laquelle ?
 - Eh bien, vos magnifiques cheveux blonds bouclés... ce serait un crime de les enfermer !
- Elle se mit à rougir légèrement et je vis que mon effet avait été atteint. Si vous saviez à quel point elle sentait bon le blé. Jamais le moment présent ne m'était apparu si doux... « *carpe diem quam minimum credula postero* ».

La démocratie de raison

Nous continuâmes nos vacances sans relâche à aborder les thèmes les plus divers, du plus futile au plus subtil, du plus simple au plus complexe. Nous tombions toujours d'accord, harmonisant nos pensées comme des corps en fusion. Nous étions préoccupés par le sens des choses et des concepts et tournions en rond pour trouver des critères à la fois communs et absolus. Je pense qu'avec le recul notre force fut de ne jamais nous interdire de penser et de penser à haute voix. L'autocensure est finalement ce qu'il y a de pire en la matière. Même si notre réflexion pouvait souffrir de la comparaison avec les plus prestigieux de nos philosophes, notre quête du savoir nous permettait d'inventer de nouveaux rêves et de toujours regarder l'inaccessible étoile.

- Je me pose toujours la question de savoir si la démocratie se construit sur le pouvoir de décision du peuple ou sur celui de ses représentants », questionna-t-elle.

- Je pense que c'est une déclinaison des deux.

- La souveraineté nationale, en effet, ne se conçoit pas sans la souveraineté populaire ; cependant, est-ce que la démocratie ne risque pas d'être détournée de son objet lorsqu'elle se transforme en dictature de la majorité ?

- Voulez-vous dire que la majorité ne serait pas légitime ?

- Non pas exactement, le doute m'envahit lorsque des décisions privilégient des intérêts corporatistes où des minorités ciblées s'imposent comme la résultante d'un vote majoritaire ; alors sans tomber dans le cliché churchilien, « c'est le pire des systèmes mais il n'y en pas de meilleur », la démocratie est menacée par des idées simplistes.

- Oui, mais comment lutter contre l'avis du peuple... même simpliste ! Après tout, n'est-ce pas le bon sens populaire ?

- Peut-être !

Elle marqua comme à son habitude une courte pause, reprit son souffle, « le danger se bâtit sur la construction lente et progressive de la manipulation des idées, prenons comme exemple, la peur face à l'insécurité ; la diffusion d'une émission de télévision sur les agressions dont sont victimes des personnes âgées vingt quatre ou quarante huit heures avant le vote peut potentiellement modifier le choix des électeurs indécis. Le résultat final n'est pas contestable sur le plan du décompte de voix obtenues, c'est le procédé d'orientation des consciences qui soulève le problème comme l'écrivait Tchakhotine du « viol des foules par la propagande politique ». Je doute du bien fondé de la démocratie d'opinion.

- Nous sommes dans l'ensemble impuissant, n'ayant pas un accès direct aux médias » lui fis-je remarquer.

- Ma réponse : une démocratie de raison !

- Comment y parvenir, même si le concept semble séduisant ? Lui demandai-je.

- La démocratie de raison n'est pas une fin en soi, c'est une recherche progressive d'un état de conscience avancé permettant de faire échec à la capture du bien être collectif par des organismes privés.
- Très bien, mais concrètement... de belles illusions font-elle de grandes démocraties ?
- Je vous reprends, l'état de conscience avancé n'est pas une illusion. Il repose sur l'organisation de deux principes essentiels. Premier principe, à chaque pouvoir organisé doit correspondre un contre pouvoir parlementaire et citoyen. Deuxième principe, opposition et majorité doivent être associées dans le processus de nomination des hauts dirigeants et des autorités de régulation, Comment imaginer par exemple que les responsables des autorités de régulation puissent être nommés par la volonté d'un seul homme même élu au suffrage universel direct. La démocratie de raison s'oppose à la démocratie d'opinion en ce sens qu'elle ne se fonde pas sur un homme providentiel mais sur le partage des pouvoirs et le respect des minorités quotidiennement. « *carpe diem quam minimum credula postero* ».

Enron

« Enron, c'est le commencement de la faillite du capitalisme » me dit-elle en fixant un champ de blé. Le contraste était saisissant entre une nature bienveillante en ce mois d'août et un environnement financier hostile aux mains de prédateurs.

- Vous pensez réellement que les disparitions d'Enron et du cabinet de conseil Arthur Andersen sont annonciatrices de la faillite d'un système économique pervers ?

- En fait Enron dont l'activité était la conception d'instruments financiers sur le commerce de l'énergie était devenue une entreprise de l'immatériel dont la principale source de confiance auprès des investisseurs reposait sur les informations comptables et financières qu'elle véhiculait. Enron constitue la première crise moderne de l'intégrité de l'information financière et comptable. Les scandales de même nature qui ont suivi attestent de la fragilité d'un système qui capture l'information pour une minorité, les actionnaires, et abandonne l'idée de la transparence.

- Vous avez le sentiment d'avoir été manipulée en fait ;

- On ne manipule que ceux qui se laissent manipuler. Attendre une rentabilité des capitaux propres excessive de plus de 14 % conduit inévitablement à exploiter les failles d'un système. L'obtention d'une telle rentabilité ne peut se concevoir sans licencier des salariés pour réduire les charges, sans rachat de ses propres actions ou sans manipulation des comptes. Dans les trois cas, il s'agit d'une destruction des ressources humaines, d'une destruction du capital social et d'une destruction de la confiance.

- En fait, vous pensez que ce scandale était inévitable ;

- Non pas exactement, il était le reflet de pratiques managériales propres à s'adapter aux exigences du système capitaliste. Pourquoi faudrait-il être surpris des conséquences alors que la cause est inhérente aux conflits d'intérêts particuliers et à l'illusion que le gouvernement d'entreprise défendrait l'intérêt général ?

- Si vous étiez à la place de votre petit...frère, quels enseignements tirerait-il du scandale Enron ?

- C'est gentil de penser à lui, il est toujours comme une étoile qui me guide dans le désert ; Mon petit frère, je le compare à une nova, faite pour briller de mille feux et s'éteindre aussi soudainement ; mais quand on regarde le ciel de nuit, on ne peut oublier son éclat. Je pense qu'il m'aurait dit qu'Enron, c'était la preuve qu'on ne manipule pas les chiffres contrairement à l'idée répandue mais les mots et que les mots que l'on utilise sont plus importants que les chiffres qui sont des variables d'ajustement. Il m'aurait dit de me méfier des marchands du temple et de ceux qui colportent les nouvelles qu'un enrichissement sans cause ne produit aucun effet désastreux. Il m'aurait dit de faire confiance à ceux qui sont à la base

et sans grades, que de leur courage peut faire jaillir la vérité des comptes truqués. Je pense qu'il m'aurait également conseillé de défendre le seul pouvoir qui vaille, celui du droit à la protection de l'intégrité des informations véhiculées qui selon lui sont la propriété de la collectivité. Il m'aurait dit : « Cette action se vit au quotidien... » *carpe diem quam minimum credula postero* ».

La crise des subprimes

- Pensez-vous que la crise des *subprimes* était prévisible ? lui demandai-je.
- Si l'on avait su tirer les conséquences des affaires et scandales comptables et financiers alors cette crise à l'origine financière aurait pu être évitée ?
- Sincèrement, je vous trouve un peu péremptoire...
- Cela n'est pas le problème, répondit-elle mi agacée mi-souriante, Enron est d'abord une crise de l'intégrité de l'information comptable et financière, la crise des *subprimes* est une crise de l'information sur les risques de non-remboursement des prêts accordés. Dans les deux cas, il s'agit d'une mauvaise utilisation de la ressource essentielle des marchés financiers, l'information !
- Nous partageons de nombreux moments d'intimité tous les deux au coin d'une table et le thème de l'information revient quasi-systématiquement chez vous...n'est-ce pas au final une obsession ?
- Je pars de l'enseignement de mon petit...frère pour vous répondre. A l'origine l'information est un bien immatériel, donc impalpable et non privatisable ; en d'autres termes, c'est le support de la connaissance. Ce qui permet l'accomplissement de l'esprit résulte de la transformation de l'information en connaissance pour aider à la prise de décision objective. Or dans les deux crises, il s'agit d'un accaparement privatif d'un bien public par une sphère marchande et privée dont la finalité consiste à déposséder le citoyen de sa capacité de compréhension puisqu'il reçoit une information manipulée. Mon petit...frère me disait lorsque des initiés prennent le pouvoir pour ne jamais le rendre alors ils instaurent une dictature informationnelle et ne peuvent conserver leurs rentes de situation que s'ils privent la population des moyens de l'interprétation. C'est ni plus ni moins ce qui se passe avec l'utilisation de produits financiers non traçables dont les modèles mathématiques servent de support. Avouez que là aussi, les mathématiques censées être au service de l'accomplissement de l'esprit ont bien été détournées de leur fonction. La crise des *subprimes* était inévitable car elle repose sur trois perversions, la première, l'exploitation des minorités ethniques qui se sont vues proposer un accès à la propriété par le recours à des emprunts à haut risque et non pas grâce à l'augmentation de leur pouvoir d'achat, la seconde pour que cette supercherie fonctionne, il fallait postuler que le marché de l'immobilier serait toujours naturellement à la hausse et la troisième, les initiés qui intervenaient sur les marchés financiers ont disséminé partout le virus de la manipulation de l'information sur les risques véritables grâce à des techniques financières sophistiquées.
- Vous n'êtes vraiment pas tendre avec ces acteurs...
- Pourquoi le serai-je lorsque des familles, qui ont honnêtement travaillé toute leur vie se retrouvant en faillite personnelle, sont expulsées de leur domicile ! Leur vie quotidienne est brisée... difficile dans ce cas de ne pas penser au

lendemain comme le prolongement de la galère de la veille. « *Carpe diem quam minimum credula postero* ».

Les marchés financiers

- Si je suis l'enseignement de votre petit...frère, je perçois, que l'information financière constitue la matière première du dysfonctionnement mais elle se répand sur le terreau fertile des marchés financiers ;

- Exact ! Mon petit...frère me disait : les marchés financiers sont des dieux auquel nul n'ose s'attaquer et les banquiers et spéculateurs les nouveaux sophistes qui feront boire le calice jusqu'à la lie aux acteurs de l'économie réelle. En fait, il faut bien comprendre que le fonctionnement des marchés financiers repose sur quatre contrevérités : l'autorégulation des marchés, l'efficacité des marchés, la transparence des marchés et la rationalité des agents économiques.

L'autorégulation désigne la situation dans laquelle les acteurs du marché élaborent des règles qui se suffisent à elles-mêmes. La Loi devrait s'effacer alors devant les acteurs économiques guidés par la main invisible du marché. Le pouvoir normatif n'aurait d'intérêt que pour assurer le fonctionnement efficace du marché. Toute contrainte légale serait perçue comme une entrave à la libre concurrence.

Concernant le fameux concept d'efficacité du marché, le prix d'une action serait censé refléter toute l'information disponible connue par l'ensemble des agents économiques à un moment donné dans un espace précis. Pour que le marché soit efficace, il faudrait que la valeur d'une action soit la résultante de toute l'information économique passée, de l'information géopolitique impactant les résultats financiers et que l'information privilégiée soit transmise en temps réel.

Au sujet de la transparence, les marchés seraient censés fonctionner selon le modèle de concurrence pure et parfaite. La transparence serait une condition du fonctionnement efficace des marchés et non une résultante de l'action normative des pouvoirs publics.

Enfin, les agents économiques devraient faire les meilleurs choix en toute circonstance. En recherchant leur satisfaction personnelle et en maximisant leur utilité, ils contribueraient à l'amélioration du bien être général.

Le problème, c'est que ces contre-vérités ont la vie longue et ceux qui cherchent à l'appui des faits et des crises à démontrer l'abîme dans laquelle nous plonge le capitalisme financier sont ostracisés ou perçus comme des nouveaux hérétiques. C'est le monde à l'envers !

-Vous avez des connaissances économiques très pointues, d'où vous vient cette passion ?

- Ce n'est pas à proprement parler une passion, l'économie, étymologiquement c'est la richesse de la maison. S'y intéresser, c'est refuser d'une part d'être dépossédée de son pouvoir à construire un modèle alternatif à la finance moderne et d'autre part, c'est disposer des moyens nécessaires pour administrer la cité idéale. Mon petit...frère me disait « comprends l'économie pour replacer l'individu et la nature au cœur de la cité, apprends le droit pour agir sur la cité et

entreprends de faire de la politique pour construire la cité idéale de demain et surtout n'oublie pas « *carpe diem quam minimum credula postero* » ».

Les agences de notation

- Accepteriez-vous que le plus cancre de vos élèves vous évalue et vous donne une note ? Me demanda-t-elle.
- Certainement pas, lui répondis-je tout en ajoutant que je ne percevrai pas l'intérêt d'un tel procédé.
- Eh bien, voyez-vous, c'est pourtant ce qui se passe sur les marchés financiers avec les agences de notation. Comment pouvons-nous laisser faire des organismes privés payés par des donneurs d'ordre évaluer les produits financiers de ces mêmes donneurs d'ordre ?
- Oui, je perçois mieux la métaphore du cancre et des agences de notation.
- Ce n'est pas tout, ces mêmes agences de notation, incapables d'anticiper la crise des *subprimes* générée par la nocivité des produits financiers à haut risque, se permettent de vouloir dégrader la note d'Etats souverains.
- Cela vous fait bondir, on dirait...
- Cela me révolte que l'on puisse remettre en cause la souveraineté des Etats et par voie de conséquence la souveraineté budgétaire nationale. C'est au peuple qu'il appartient par le vote d'évaluer la qualité de la gestion de ses représentants et de déléguer par voie référendaire à des entités supranationales non liées aux marchés financiers le soin de l'éclairer. Quelles crédibilités peuvent avoir les marchands du temple pour moraliser la vie des affaires, le commerce et orienter les dépenses budgétaires des Etats ?
- Ils orientent les marchés financiers pour l'octroi de prêts et, en dégradant des notes, renchérissent le coût du crédit.
- C'est tout le problème, les agences de notation n'ont ni statut officiel ni pouvoir légal pour pénaliser ou approuver la politique monétaire et budgétaire des Etats. C'est à ceux qui sont en charge d'exercer le pouvoir de refuser que des entités non qualifiées se substituent à la souveraineté nationale. Mais sincèrement, en ont-ils envie et la volonté ?
- Pensez-vous que les dirigeants politiques se complaisent dans le « laissez-faire » des marchés financiers ?
- Dans la mesure où le financement de leurs campagnes et de leur train de vie précède toute réflexion sur leur indépendance alors la question de l'exercice de leur pouvoir effectif est secondaire.
- Mais qu'aurait pensé votre petit...frère des agences de notation ?
- Je crois qu'il aurait surtout fustigé ceux qui en mer écoutent les sirènes pour se projeter sur les rochers. Il nous aurait mis en garde contre ceux qui abandonnent leur pouvoir décisionnel en pensant le conserver. Et je pense qu'il m'aurait dit de croire le moins possible aux agences de notation... « *carpe diem quam minimum credula postero* ».

Sade et Kant

- Le vice et la vertu, pourraient-ils exister l'un sans l'autre ? C'est une question qui m'interpelle et je ne sais si l'un ne nourrit pas l'autre ! dit-elle.

La conversation s'était portée sur ce thème dont je ne me rappelle plus l'origine, je me souviens cependant parfaitement de son visage interrogatif.

- Est-ce qu'on ne pourrait pas dire simplement que l'un et l'autre de ces concepts s'opposent et se combattent ?

- J'ai en tête cette citation de Baudelaire « il y a dans tout homme à toute heure, deux postulations simultanées, l'une vers Dieu, l'autre vers Satan, celle vers Dieu où spiritualité est une joie de monter en grade, celle vers Satan ou animalité est une joie de descendre ». Ce qui laisse penser que dans tout homme il y a une source d'espérance légitime mais aussi une capacité certaine à jouir de la destruction. Opposer Sade et Kant est légitime si l'on place le respect des libertés fondamentales comme le fondement de l'émancipation. Ramener un individu à une posture sécuritaire consiste à mes yeux à l'aliéner et lui ôter tout espoir que le respect de la légalité demeure un choix librement consenti.

- Si je vous suis, le triomphe de Sade est à portée de main... lui fis-je remarquer. Elle marqua un temps d'hésitation, preuve qu'elle réfléchissait. J'avais remarqué qu'au fur et à mesure de nos conversations, elle était moins emphatique et plus posée. La douceur de sa voix tranchait avec la force de ses propos. Je ressentais m'envahir la sérénité de son argumentation.

- La lecture au premier degré de Sade serait un non-sens. En plaçant l'individu face à un choix biaisé : « sécurité publique et laxisme liberticide », on positionne le débat dans l'idée que l'éducation ne peut faire changer une personne de posture dans la mesure où il serait prédestiné à accomplir une trajectoire perverse. Depuis les attentats du 11 septembre 2001, le discours sécuritaire qu'il soit Nord américain ou européen ne fait qu'accroître le sentiment que l'autre est dangereux. Or la dangerosité à mon sens est inhérente à ceux qui rabaissent, exploitent et s'enrichissent sans cause. Regardez l'exemple du vice justifié par des trafiquants de drogue ; dans des pays où les exportations légales sont inférieures aux exportations de cocaïne, les cartels de la drogue construisent hôpitaux et écoles. Etrange société que celle qui cherche à punir mais ne réduit pas les inégalités et perpétue les humiliations sur le lieu de travail.

- Seriez-vous devenue pessimiste ?

- Il y a de quoi l'être, non ? J'ai toujours l'impression que le discours de la raison est plus difficile à faire passer que celui de l'émotion. Nos sociétés jouent sur des peurs pour mieux laisser l'asservissement prospérer et de nouvelles formes de colonisation et d'esclavage perdurer.

- Votre petit-frère, aurait-il été révolutionnaire ?

- Pensez-vous qu'il se serait perdu dans le désert, s'il l'avait été ?

Ainsi acheva-elle cette discussion qui demeure pour moi encore une énigme, avait-elle voulu me lancer un signal ou m'avertir... je ne sus ce jour là

pleinement la décoder. Elle me quitta provisoirement sans me répéter « *carpe diem quam minimum credula postero* ».

L'humour

Bien que nous nous sentions décalés en visionnant un film muet, nous rîmes de bon cœur en revoyant Buster Keaton dans le mécano de la générale. Nous étions à l'unisson d'un rire complice.

- J'adore ce genre de situation burlesque et pas méchante pour un sou !
- D'après-vous l'humour a des limites ? la questionnai-je.
- Je crois, comme le disait mon petit...frère, que l'on peut rire de tout si l'on ne blesse personne volontairement ;
- Votre limite est quand même floue !

Son visage se métamorphosa en une moue boudeuse, elle n'aimait pas que je la tance. Sans se départir de son sourire, elle fit un effort pour m'apporter une règle qu'elle souhaitait plus profonde et universelle. Elle donnait toujours le sentiment de rechercher la fluidité et la simplicité dans l'argumentation. Je pense qu'avec le recul, elle voulait demeurer proche de ses origines et simple pour être comprise de tous. Elle me rappelait souvent que la force de son petit...frère était de donner des images simples à des adultes compliqués.

- L'humour s'arrête là où commence l'engagement politique partisan !

Sa réplique ne laissait que peu de place à la controverse, elle poursuivit « le rôle d'un clown ou d'un bouffon est de guider les consciences pour qu'elles relativisent le pouvoir et non de se substituer au pouvoir. L'humour se doit d'être perçu comme un contre-pouvoir et non comme une quête du pouvoir... voilà la seule limite acceptable à mes yeux que l'on puisse imposer aux humoristes ».

- Vous ne pensez pas que l'humour puisse être destructeur également...
- Cela rejoint la condition précédente, l'humour peut très bien être subversif sans pour autant devenir une arme sophiste visant à détruire une argumentation. Je pense même que la vigilance doit être de mise car le quolibet peut même servir d'instrument de sabotage.
- Vous y allez quand même un peu fort en parlant de sabotage ;
- Non, il y a trois façons de saboter une idée ou un projet, la profusion d'information, la rétention d'information et le quolibet. Décrédibiliser quelqu'un ou une idée est aisée lorsque l'on dispose de l'appui des médias. Ce qui me conduit à penser que l'ensemble des humoristes, clowns, bouffons doivent être défendus tant qu'ils ne sont pas devenus les alliés objectifs de ceux qu'ils raillent ou de leurs opposants. Finalement, pratiquer l'humour exige un grand sens des responsabilités sans doute aussi important que celui d'éduquer car il faut être corrosif, subversif, impartial sans être neutre... Finalement, Buster Keaton avait bien du talent...Finalement... « *carpe diem quam minimum credula postero* ».

La prostitution

- Avez-vous déjà fréquenté une prostituée ? Mais si la question vous gêne, ne répondez pas !
- Vous faites les questions, les réponses et les demandes de réponses en même temps. Il n'y a pas de moment plus triste que lorsque l'on quitte une prostituée..., lui fis-je remarquer.
- Oui, je vois...
- Vous voyez quoi ?
- Je veux dire que j'ai décodé la réponse...
- Merci, mais au juste, pourquoi me posez-vous cette question ?
- Parce que j'ai eu une amie étudiante qui contrairement à moi ne voulait pas travailler dans un supermarché et préférerait se prostituer occasionnellement et je voulais savoir si, vous aussi vous n'auriez pas pu être un de ses clients. Je pense qu'il faut réglementer la prostitution.
- D'accord, mais comment ?
- Sans tomber dans le cliché du plus vieux métier du monde, la prostitution s'apparente bien souvent comme un marché où l'offre de service est consentante et la demande infidèle et mobile. Dans cette situation où l'offre n'est pas contrainte, la mise en œuvre d'une interdiction légale ne peut pas fonctionner si une convergence d'intérêts entre le client et le prestataire de services apparaît. Tant qu'il n'y a pas d'atteinte à l'ordre public l'interdiction ne peut aboutir.
- Très bien, je vous suis mais les biens pensants déclarent qu'il faut sanctionner les clients et interdire la prostitution pour lutter contre le proxénétisme.
- Je sais, et c'est bien le drame, mon amie était tombée sous le contrôle d'un proxénète et s'en est sortie difficilement ; ce qui me conduit à penser qu'il faut réguler la prostitution pour lutter contre le proxénétisme.
- Réguler ? Comme les marchés financiers ? Serait-ce efficace ?
- Oui, on peut oser la comparaison. Ce n'est pas parce que vous décrétez illégal les rumeurs et les fausses informations que vous luttez contre leur diffusion, mais c'est en réglementant l'action des prestataires de services et intervenants que vous pouvez empêcher leur propagation et la contamination du système.
- Concrètement, puisque l'exemple de votre amie vous conduit à vous interroger, quels seraient les moyens de protéger les prostituées et d'encadrer cette activité ?
- Je pense que c'est la bonne question. Je propose que les prostituées aient un véritable statut juridique, fiscal et social. La personne qui se prostitue seule devrait avoir un statut d'artisan, celle qui rejoindrait une société commerciale, c'est-à-dire une maison close, se verrait dotée d'un statut de cadre supérieur avec des échelles de cotisations sociales et patronales adaptées. En fait, il faut réglementer la prostitution visible et interdire la prostitution clandestine organisée par des réseaux mafieux. La vraie question consiste à pouvoir

permettre à des prostituées homme ou femme de pouvoir sortir librement de ce marché.

- Vous traitez la prostitution comme un marché... c'est quand même dérangeant pour la morale !

- Oui, je peux le comprendre, mais il s'agit du marché du sexe et bien souvent de la misère sexuelle. Pour moi la priorité c'est le suivi sanitaire et la protection de la santé des « protagonistes à l'échange » et cela n'est pas possible si les personnes qui se prostituent sont sous le contrôle d'un proxénète.

- Vous demandez à l'Etat d'être proxénète en somme !

- Non mais d'assumer ses responsabilités sans être hypocrite. Favoriser la réinsertion des prostituées, faciliter l'accès au logement me semble bien plus efficace que de punir ou interdire aveuglément.

- Et dans tout ça, votre petit...frère, il en aurait pensé quoi ?

- Mon petit...frère, je ne sais pas, je pense qu'il leur aurait parlé et sans doute convaincu de changer de métier... en leur disant « *carpe diem quam minimum credula postero* ».

L'utopie

Nous passâmes des heures et marchâmes des kilomètres à imaginer un monde meilleur pour les autres et nous-mêmes. La cité idéale dont nous rêvions ouvertement fut le fruit de nos discussions et de notre imagination. Chaque échange nous bousculait dans nos convictions et *a priori*. Il m'apparut très vite qu'à l'instar de son petit...frère nous devînmes les disciples modernes de Tomas More. Elle m'avait cité cette phrase qui pour elle résumait la pensée universelle de ce grand philosophe « tant que le droit de propriété sera le fondement de l'édifice social, la classe la plus nombreuse et la plus estimable n'aura en partage que disette, tourments et désespoir ».

- Il n'existe pas d'autres alternatives que de construire un monde où le partage des richesses, des efforts et des espoirs soit la pierre angulaire de nos sociétés contemporaines, dit-elle ;

- Les possédants pensent toujours que la « misère publique » puisse sauvegarder leurs privilèges, répondis-je ;

- Les révolutions se bâtissent sur les décombres des espoirs déçus, avança-t-elle ;

- Les possédants se trompent de valeurs et d'axiomes, lui glissai-je ;

- Finalement, est-ce que la seule utopie réalisable ne relève pas du droit à l'éducation pour tous. Un peuple instruit rejette les sophistes et se joue de la peur instaurée par les possédants, affirma-t-elle ;

- Pensez-vous, que vous et moi, puissions changer le monde ?

- Vous et moi, non, mais comme le disait le poète Brel « un homme seul est un Don Quichotte, dix hommes font un parti politique et dix pour cent finissent par faire une majorité ». Or, si vous et moi et nous considérons que toute utopie se bâtit sur l'idée développée par Irène Théry « qu'il n'y pas de je sans nous », l'utopie réalisable existe...

- Mais est-ce que les bons principes et les grandeurs d'âmes suffisent ? l'interrogeai-je ;

- Non, mais je pense que la principale utopie est de renoncer à la violence en forgeant la raison à trouver des solutions pour le bien être collectif. La sagesse doit nous rapprocher des citoyens. Il faut se garder des quêtes jouissives du pouvoir qui conduisent à la corruption et le monarque à légiférer sans fin pour mieux cacher ses turpitudes, trancha-t-elle ;

- Quelles seraient, selon vous, les lois utiles ?

- Celles qui permettent de se prémunir contre l'arbitraire, le despotisme et l'anarchie, glissa-t-elle, en parfaite disciple de Tomas More.

- J'adhère sans réserve, d'ailleurs comme le souligne Tomas More, ce qui sera ma réponse à votre citation « en utopie, les lois sont en petit nombre, l'administration répand ses bienfaits sur toutes les classes et citoyens. Le mérite y reçoit sa récompense ; et, en même temps la richesse nationale est si

également répartie que chacun y jouit en abondance de toutes les commodités de la vie ».

- Mon petit... frère était un utopiste romantique capable de parler à des bédouins, à des milliardaires avec de gros cigares, à des fleurs pour les faire croître, à des chèvres en recueillant leur lait, à la lune pour s'endormir et au soleil en se levant. Il me disait que son rêve était de jouer à saute-mouton entre les continents et les planètes et qu'il y avait tellement à découvrir en l'autre qu'il lui faudrait l'éternité pour aimer...L'éternité est une bien étrange utopie, n'est-ce pas, peut-être l'a-t-il trouvée. J'attends toujours de ses nouvelles. Bien étrange une vie faite de rencontres à attendre... conclut-elle tout en détachant chaque syllabe « *carpe diem quam minimum credula postero* ».

Le vote

- Dites-moi, vous avez des idées sur tout mais au fait, est-ce que vous votez ?
« Y a intérêt », répondit-elle avec une réactivité et tonalité qui tranchait avec la douceur dont elle faisait preuve habituellement. J'avais soulevé, je pense avec le temps, une des questions centrales de son existence puisque je ne pus ni l'interrompre ni l'arrêter avant qu'elle ne reprenne son souffle... et comme elle en avait à revendre, je l'écoutai longtemps. Ce qui m'amuse avec le temps, c'est que ma mémoire a enregistré tout autant un visage, qu'un timbre de voix et une tchatche bien méditerranéenne.
- La politique, c'est la vie de la cité et si j'aspire, comme mon petit...frère en rêvait, à changer le monde, la vie, ma vie, alors l'instrument direct, efficace et non violent à portée de main est bien le bulletin de vote. Le droit de vote n'existe que si son corolaire le devoir civique et démocratique est rempli et respecté. Personnellement, je plaide pour qu'on le rende obligatoire et que l'on assortisse cette obligation de sanctions pécuniaires et civiles très importantes pour les contrevenants. Que ce ne soit pas une simple amende mais une perte d'allocations, de remboursement ou de bourse d'études et la déchéance de ses droits civiques. Tout droit qui n'est pas exercé doit être retiré. Il est impensable que l'on puisse préférer rester chez soi, reclus par paresse ou volonté, exclus par contrainte. Le vote doit rassembler toutes les catégories, couches de la population. La solidarité devant s'exercer pour que chacun puisse s'exprimer. C'est à mes yeux, la condition première de l'exercice plein et entier de la citoyenneté. Alors bien sûr, ceux qui ne se déplacent pas disent que « l'on devrait comptabiliser les votes blancs ou nuls ce qui réduirait automatiquement le niveau de l'abstention ». Je suis partisane pour que corrélativement à l'obligation de voter soit prise en compte les votes blancs ou nuls comme des suffrages exprimés. Mais cela impose de changer le mode de scrutin. J'eux à peine le temps de lui demander « quel mode de scrutin ? » qu'elle enchaîna d'une traite.
- Pour les élections européennes, législatives, territoriales et locales, je suis délibérément partisane d'un scrutin de liste à un tour majoritaire avec une dose de proportionnelle. Le parti qui arriverait en tête gagnerait la majorité des sièges, le solde se répartissant proportionnellement au nombre de suffrages exprimés pour les listes présentées.
- Imaginez ce système, un parti qui dans un département, dans le cadre des élections législatives, obtiendrait seulement vingt cinq pour cent des voix et arriverait en tête se verrait doter de la majorité des sièges à pourvoir.
- Oui, en quoi est-ce gênant si par exemple cinquante pour cent des électeurs votent blancs ou nuls. C'est le choix citoyen qui compte et lorsque l'on ramène le score des partis aux inscrits, on se retrouve dans des situations quasi-identiques. Cela aurait l'avantage de faire prendre conscience aux citoyens que

chaque voix compte et aux partis que le débat démocratique se construit en amont sur des projets d'idées et dans l'acceptation et le respect de ses partenaires. J'ai été militante d'un grand parti dit « progressiste » et je n'ai jamais été conviée à débattre mais juste à faire couleur locale ou à distribuer des tracts. Le règne du protectionnisme politique où les partis ne seraient que des machines à pourvoir des candidats est révolu.

- C'est amusant, j'ai ressenti la même chose que vous, visiblement dans le même parti où vous étiez membre. Mon père et moi avons constaté, avant de le quitter pour des raisons éthiques, que nous étions les deux seuls à n'être candidat à aucun poste ou place !

- Oui, la désaffection politique s'explique également par le déni de démocratie. Ecouter les citoyens, c'est d'abord respecter ceux qui font vivre la démocratie interne. Mais là où le déni est flagrant, c'est lorsque l'on consulte par voie référendaire le peuple, qu'il s'exprime et que le chef de l'Etat demande à la représentation nationale de voter le contraire. On conditionne les électeurs à rester chez eux où à s'exprimer dans la rue.

Mon petit...frère disait que « lorsque l'on n'éduque pas le peuple à aller voter, on le prive du droit de savoir et du droit d'agir pour mieux le canaliser et pour développer une police des mœurs conforme à l'idée que le pouvoir se fait de la démocratie ». Alors les lendemains déchantent et l'espoir d'un jour meilleur s'évanouit... « *carpe diem quam minimum credula postero* ».

Les communistes

- Les communistes sont tristes, avez-vous déjà vu un communiste heureux ? Ça devrait exister et pourtant ils portent un lourd fardeau et de profondes douleurs. Martyrs des religions, victime des abus du catholicisme, martyr au même titre que les premiers catholiques, victime des abus des pouvoirs, victime d'avoir espéré, martyr d'avoir cru que dieu c'est les hommes. Les communistes sont déroutants autant qu'inquiétants, ils auraient du savoir qu'une idéologie qui prône le rêve révolutionnaire pour partager le pouvoir ne pouvait qu'être vouée à l'échec car la nature humaine est barbare. Il y aurait de quoi perdre le goût du combat mais les communistes ont foi dans leurs batailles qu'ils transforment en querelle pour ne jamais s'endormir. Les communistes sont tristes et pourtant... ils continuent de rêver.

- Comment rendre un communiste heureux ? demandai-je.

- Le paradoxe, c'est que le communiste est une religion laïque dont la source originelle est christique. Le premier pape est-il fondamentalement différent du premier communiste ? Je ne pense pas car la quête du bonheur terrestre les sublime au point de les abandonner au dogme. Les communistes ne peuvent être heureux car ils subissent un double échec, celui du dévoiement de leur idéologie et leur incapacité à changer le monde.

- Comment changer la donne ?

- Il faut différencier le parti, le dogme et l'idéal. Le parti est composé d'apparatchiks comme l'ensemble des partis politiques dont la finalité repose sur l'accaparement de places électives, le dogme à l'image de tous les dogmes, figé, rigide et déshumanisé et l'idéal immortel qui dépasse les communistes au point de les rendre archaïque. Il leur appartient de trouver leur voie pour que leur idéal ne soit plus prisonnier d'un dogme laissé aux mains de manipulateurs qui ont détourné les tables de la loi comme le font les intégristes religieux.

- Lorsque je vous écoute, j'ai l'impression que le communisme est une religion, c'est quand même assez étrange comme point de vue...

- Oui sans doute, mais pour avoir assisté à la cérémonie religieuse d'un ancien militant communiste, je peux vous affirmer que lorsque les communistes entrent dans les Eglises, Dieu existe !

- Alors si dieu existe avec les communistes, demain sera-t-il meilleur pour les communistes ?

- Demain n'est pas l'essentiel... « *carpe diem quam minimum credula postero* ».

Les prisons

Nous nous retrouvâmes tous les quatre, mes parents, ma « petite...beurette » et moi à Saint-Malo pour dîner dans un restaurant situé face au tombeau de Chateaubriand près d'un porche dénommé St-Pierre. La vision du large, la liberté des pélicans, la rencontre de ce soleil rouge lorsqu'il vient se fondre dans la Manche nous emmena à savourer délicieusement ce moment de bonheur éphémère témoignage à la fois de fragilité et de pérennité des sentiments.

Je me souviens que notre discussion porta sur les prisons, contraste étrange entre l'appel du large et la perte de liberté.

- La prison ne devrait être que la privation de liberté dans une société évoluée, dit-elle.

- Oui, je partage mais il faut beaucoup de maturité pour dissocier justice et vengeance, lui répondis-je ;

- C'est en effet le problème principal ; dans l'imaginaire collectif, un détenu doit payer une double peine à la société, la privation de liberté et l'insécurité carcérale. Nous vivons dans une société barbare qui ne se remet pas de l'abolition de la peine de mort et cherche à combler le vide par une vengeance continue privative de réinsertion.

- Là aussi, je partage votre point de vue, mais n'oublions pas que les délinquants et criminels ne sont pas pour l'essentiel des victimes...

- Effectivement, mais raisonnons, la réparation du préjudice causé à la victime et à la société est-elle conditionnée par des conditions carcérales dégradantes ? Faut-il dissocier la peine de sa condition d'exécution ?

- Votre second point mérite des précisions.

- Le principe que j'appliquerais serait le suivant, à crime d'adulte, sanction d'adulte, ce qui signifie que les mineurs criminels ne doivent pas être protégés par l'âge puisqu'ils sont entrés dans un processus de barbarie. La sanction doit être la même que pour un adulte mais l'application de la peine doit être adaptée à l'âge du condamné. Voilà ce qui pour moi est essentiel. Si un mineur de 13 ans est condamné à 10 ans de prison pour un crime identique à celui d'un adulte, il m'est impensable que sa peine soit réduite de moitié. Par contre l'application de la peine doit lui permettre de se réinsérer à sa sortie de prison, ce qui implique des aménagements circonstanciés.

- Vous avez des idées très précises sur le système carcéral...

- Oui, mon petit...frère fut confronté à la bêtise des adultes qui criaient vengeance sans savoir qui était le coupable. Une société évoluée doit protéger les victimes de l'arbitraire que l'on ferait subir aux détenus me disait-il...

- Mais comment redonner espoir à ceux qui ne percevront pas le large avant des années ?

- L'essentiel se trouve dans les livres et les études « *carpe diem quam minimum credula postero* ».

L'égalité devant l'impôt

- Aimeriez-vous payer d'avantage d'impôts ? me demanda-t-elle
- Habituellement, c'est l'inverse que l'on pose comme question.
- Oui, je sais, cette question déroute mais elle demeure essentielle.
- Pour vous répondre, honnêtement, je ne me plains pas de mon sort et j'estime que je pourrais en payer plus sans souffrir d'avantage...
- Moi il m'apparaît utile de payer des impôts pour assurer le bien-être de la collectivité. Les véritables enjeux portent sur l'égalité de traitement des citoyens devant la charge fiscale et l'utilisation des fonds publics pour assurer un service public équitable.
- Vous m'impressionnez par votre maturité à chaque discussion, vous devez lire beaucoup et retenir énormément.
- Oui, je me forge une opinion d'autodidacte en lisant et en confrontant mes idées, mais pour revenir à notre sujet, j'ai beaucoup appris de mon petit...frère. Dans sa cité idéale, il est demandé à chaque citoyen ce qu'il préfère comme mode d'organisation, payer des impôts et disposer de services publics hospitalier, d'éducation, de justice, gratuits ou quasi-gratuits ou renoncer à l'imposition et financer ces mêmes services publics.
- Et quelle est la réponse ?
- Il m'a dit qu'au début, les gens sont heureux de ne plus payer d'impôts mais lorsqu'ils doivent faire face à des aléas, très rapidement, ils réclament des services publics et acceptent comme une nécessaire contrainte l'impôt. En fait, tout dépend de la maturité des citoyens m'a-t-il dit.
- Donc pour vous, un peuple éduqué acceptera plus volontiers de payer des impôts.
- Oui, mon petit...frère m'a enseigné que cela s'appelle un principe d'équivalence ricardienne, du nom de l'économiste Ricardo. Pour obtenir la même satisfaction dans l'utilisation des services publics et des prestations offertes, il faut un financement identique. Donc que se soit un financement public par des prélèvements obligatoires ou un financement privé à partir du revenu et de l'épargne de précaution, la ponction sur le revenu sera la même. En conséquence, la seule question à se poser est : « voulons-nous être solidaires ou préférons-nous un mode de vie égoïste ? »
- Pour vous c'est une question binaire.
- Oui car c'est un choix de société, pourquoi se plaindre des impôts et cotisations sociales que l'on paye s'ils sont bien utilisés et si l'on est bien soigné. Dans une société équilibrée les plus riches doivent aider les plus pauvres à atteindre un revenu minimum de dignité et les plus anciens les plus jeunes. La cité idéale se construit sur l'acceptation que la contrainte institutionnelle est nécessaire lorsqu'elle est démocratique et consentie.

- Vous ne pensez pas quand même que vos idées sont un peu trop simplistes, je vous dis cela pas pour vous vexer, mais je pense que le monde des bisounours n'est pas pour demain...

- Non ça ne me vexe pas du tout ! Si vous voulez des arguments concrets, je vous répondrai que je suis outrée que les Etats ne puissent pas mettre la main sur les 10 000 à 13 000 milliards de dollars dissimulés dans les paradis fiscaux. En effet, l'ONG Transparency International relève que l'action de 400 banques, 700 fonds spéculatifs, 2 millions de sociétés-écrans liés aux paradis fiscaux représente 10 000 milliards de dollars et portent un préjudice fiscal pour les Etats-Unis de 100 milliards de dollars par an². La fraude communautaire représente entre 10 % à 15 % du budget de l'Union européenne d'après la chambre des Lords, la contrefaçon sur les médicaments 7 % du marché d'après l'OMS, la contrefaçon commerciale entre 3 % et 9 % du commerce international d'après le ministère de l'Économie et des Finances, le piratage informatique 100 milliards de dollars pour les seuls États-Unis d'après le Trésor fédéral américain. D'après Interpol, l'économie russe serait sous contrôle des mafias à hauteur de 40 % du PIB³. Voilà, c'est pour moi un vrai sujet d'inquiétude et d'écœurement que de demander aux plus démunis de remplir les caisses de l'Etat alors que l'argent coule à flots. Mais comme le disait Margaret Thatcher « les pauvres sont plus nombreux que les riches, les taxer d'avantage rapporterait plus ».

- Je vois que je vous ai bien lancée !

- C'est ce que vous attendiez, maintenant que je vous connais bien alors laissez moi ajouter cette parole de mon petit...frère « à chaque jour d'être au service de la collectivité grâce aux recettes de L'Etat ». « *carpe diem quam minimum credula postero* ».

² A. Michel, Les paradis fiscaux dans le collimateur, *Le Monde, Bilan Economie 2010*, janvier 2010, p. 28

³ Compin F., « The role of accounting in money laundering and money dirtying », *Critical Perspectives on Accounting*, volume 19, issue 5, Elsevier, July 2008, pp. 591-602.

Le plaisir

S'il m'était permis de ne choisir qu'un seul mot pour résumer notre rencontre, j'utiliserais celui de plaisir qui se déclina au singulier comme au pluriel, au passé comme au présent. Il fut tout à la fois intellectuel tant nos échanges bien des années après m'ont construit, visuel pour associer chaque lieu à son regard, intemporel pour avoir figé l'instant dans notre éternité et charnel, j'hume encore la douceur caramel et l'odeur du miel qui en transpirait.

Elle m'avait demandé ce qui était mon plus grand plaisir dans la vie et je lui avais répondu « elle », elle s'était redressée pour ajouter qu'elle n'était pas un objet de plaisir, j'avais poursuivi que le plaisir rejoignait le désir. Elle était fière et libre, ma mémoire ne vacille pas, je peux vous le certifier. Elle m'avait raconté que son plus grand plaisir lorsqu'elle était enfant consistait à suivre les aventures du légendaire Zorro et que son petit...frère s'était mis en quête de le trouver, alors le soir de Noël, un soir où tout est possible, il lui avait présenté un renard avec lequel il avait conversé. Elle m'avait dit qu'adolescente, son plus grand plaisir était d'écouter les anciens de sa tribu raconter les anecdotes et la vie des plus anciens assise à côté de son petit...frère. La télé ne lui avait pas manqué et encore moins Internet. Pas besoin d'emails pour se parler, il suffisait de se réunir. Elle avait poursuivi la conversation en me rappelant qu'étudiante son plus grand plaisir fut d'entrer dans la librairie *Blackwell's bookshop* et de sentir l'odeur des livres et du papier. Elle s'était sentie très proche d'un fumeur de havane ce jour là. Ce sont des choses simples qui vous rendent heureux, c'est sans doute là que réside la sagesse mais pour la trouver il ne faut pas hésiter à s'aventurer sur un chemin bien souvent rendu sinueux et escarpé par les plaisirs artificiels offerts par la société de consommation. Je crois, sans fausse modestie, que le plaisir qu'elle me donna fut partagé, je ne crois pas, j'en suis persuadé car ses mains et les miennes m'en donnèrent la certitude, dommage que son petit...frère nous ait tant manqué mais nous ne pouvons pas refaire l'histoire, juste donner du plaisir au moment présent, c'est déjà beaucoup. C'est pour cela que nous fîmes notre cette maxime « *carpe diem quam minimum credula postero* ».

31 décembre

Elle se tenait là, debout, presque immobile devant les grilles du lycée. Je ne l'avais pas revue depuis des années. Elle était belle comme au premier jour, radieuse et élégante. Elle avait scandé le rythme de mes jours et les pensées de mes nuits. Je me tenais là, une canne à la main, le verbe moins haut mais le regard toujours aussi bleu. Cela faisait vingt ans que j'avais pris ma retraite et elle était là !

- Voilà, je suis de retour me dit-elle !
- Je vous ai cherchée longtemps, mais le temps ne s'est pas immobilisé. Par contre lui n'a pas de prise sur vous.
- J'ai voyagé de pays en pays, de désert en désert.
- Cela n'excuse pas votre absence !
- Je le sais mais le monde ne tourne pas aussi rond qu'on le dit, je me suis perdue pour mieux me retrouver.
- Avez-vous revu votre frère ?
- Non, mais j'en suis sûre ; d'après l'oiseau bleu il est à Proxima du centaure.
- Je ne pensais pas vous revoir aujourd'hui !
- Je le sais mais il est des voyages que l'on prépare mieux à deux.
- Cela signifie que nous n'allons plus nous quitter ?
- Oui, j'ai suffisamment voyagé.
- Vous avez encore beaucoup à faire ici !
- Je n'en suis plus si sûre, tout est devenu si figé, ennuyeux et conservateur.
- Je ne peux pas accepter votre départ.
- Eh pourtant, c'est moi qui décide !
- Mais vous êtes encore jeune !
- Vous me donnez quel âge ?
- Toujours vingt ans.
- Possible, j'en ai peut-être vingt, peu importe... que je sois kabyle aux yeux bleus, rousse aux yeux verts, beurette ou blackette... j'ai mille ans ! Et il est temps ! Embarquons-nous pour Proxima du centaure, mon petit... frère nous y attend ! Et aujourd'hui plus qu'hier « *carpe diem quam minimum credula postero* »...

Conclusion

Vous penserez sans doute que ces échanges sont le fruit de vraies rencontres et vous aurez raison, vous penserez peut-être qu'ils ne sont que pures fictions et vous n'aurez pas tort. Il appartient à chacun d'entre nous de construire sa vie autour de ses rêves. Lorsque la politique rejoint la poésie, la petite...beurette apparaît pour ne plus nous quitter. Qu'elles s'appellent Louise Michel, Rosa Luxembourg, Angela Davis où juste la petite...beurette, elles portent en elles l'espérance d'un monde meilleur où le savoir s'érige en vertu cardinale, la dialectique en dernier rempart face aux sophistes modernes. Elles sont notre meilleur espoir et notre plus belle faiblesse lorsqu'elles nous invitent à nous battre pour un idéal.

L'oiseau bleu

HA ! J'avais oublié de vous dire que l'on ne pouvait pas se quitter sur une simple conclusion, trop académique à mon goût, alors j'ai voulu vous parler de ce moment magique que nous partageâmes sur les rives de la Dordogne en ce moi d'août ensoleillé et caniculaire. Cet été de porcelaine le fut à de multiples égards mais le plus marquant nous vint de cette rencontre avec l'oiseau bleu. Je ne sais pas si vous-même ou d'autres personnes de votre entourage ont déjà vu briller un oiseau bleu, s'envoler et tourner mais nous le vîmes ensemble. Pas une simple hallucination, un vrai passage, un vrai présage. Nous fixâmes à ce moment-là la Dordogne s'écouler à son rythme lorsqu'il se posa au dessus de nos têtes sur la branche d'un olivier perdu en ce lieu. La petite...beurette me regarda, ses grands yeux s'écarquillèrent comme un enfant qui découvre pour la première fois un sapin de Noël empli de cadeaux. Nous levâmes à l'unisson la tête et son petit...frère nous apparut comme transporté par l'oiseau bleu. Pour la première fois je pu le voir et confirmer la blondeur de ce petit ange vêtu d'un pull vert et d'un pantalon de golf marron. Il nous souriait. Il s'éclipsa brusquement et j'aperçus ma grand-mère avec son tablier de cuisinière qui nous attendait pour le repas, ce fut autour des bédouins sur leurs grands chameaux de nous saluer dans le sillage de l'oiseau bleu, je vis mon grand-père fumer sa pipe, elle vit son père et sa mère devant la porte de la maison, nous entendîmes les youyous de sa tante, je vis une dernière fois une usine et des grands fourneaux. Nos larmes avaient le goût du salé. L'oiseau bleu tournoya au dessus de nos têtes emportant avec lui nos souvenirs d'enfance et nos rêves d'espérance. Nous ne le revîmes plus...

4^e de couverture

Rencontre atypique, improbable et bien réelle que celle d'un enseignant avec une petite...beurette dont le petit...frère s'est perdu dans le désert en lui laissant le soin de construire un monde meilleur et utopique.

La petite...beurette est une jeune femme iconoclaste, pourvue d'un grand sens de la répartie et jamais à court d'idées. Elle apparaît mystérieusement un trente et un décembre pour ne plus jamais quitter l'esprit du narrateur.

On dit souvent que lorsque l'élève est prêt le maître apparaît. La petite...beurette inverse la donne dans un entretien à la fois poétique et politique où les idées jaillissent comme des armes contre les possédants et les puissants en confiant aux mots le soin de défendre l'idée qu'un autre monde existe...

Et s'il suffisait d'y croire pour le bâtir !

F.C.